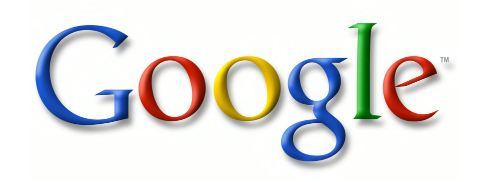



LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H. THIEME





LES ÉLÉGIES

DE LA

BELLE FILL[E]

lamentant sa virginité perdue

PAR

FERRY JULYOT

RÉIMPRESSION COMPLÈTE
DE L'ÉDITION PRINCEPS (1557)



PARIS
LÉON WILLEM, EDITEUR
2, rue des Poitevins, 2

1883

LES ÉLÉGIES
DE LA
BELLE FILLE

Justification du Tirage

100 exemplaires, papier de Hollande, nos 1 à 100
350 exemplaires, papier vélin, nos 101 à 450



LES ÉLÉGIES

DE LA

BELLE FILLE

lamentant sa virginité perdue

PAR

FERRY JULYOT

RÉIMPRESSION COMPLÈTE

DE L'ÉDITION PRINCEPS (1557)

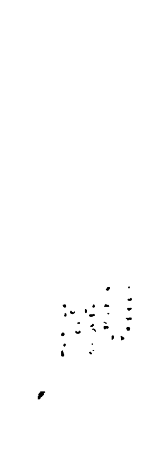


PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, rue des Poitevins, 2

1883





PRÉFACE

FERRY JULYOT, l'auteur du très rare et très curieux opuscule que nous réimprimons pour la seconde fois, était probablement notaire à Besançon : ce qui ne l'empêchait de rimer aussi galamment qu'un Marot ou qu'un Saint-Gelais. Ses vers ont une saveur particulière : curieux au point de vue de la langue et du rhythme et aussi

sous le rapport des mœurs franc-comtoises au XVI[e] siècle. Il aimait fort sa province, l'auteur des élégies, et plus d'une fois, dans ses vers, les lecteurs trouveront l'éloge de Besançon, sa bonne ville. Dès le début il lui adresse une « Epistre dédicative » et c'est là que sont exposées les raisons qui l'ont porté à mettre au jour ses *Elégies* :

Et puisque Dieu (mon seigneur) m'a fait naistre
En toy : pour toy, me veux faire cognoistre.
Non que je sois, par tant presumptueux,
De m'estimer en savoir sumptueux.
Vivre à demy, pour rien mettre en lumiere
Digne de voir : mais bonté coustumière
Excusera un enfant qui prent cure
Louër le lieu bon de sa géniture.
Souz cest espoir et telle confidance
Ce mien livret (sans vaine outrecuidance)
Dédié t'ay, noble cité d'empire.

Plus loin, Ferry nous apprend dans la même *Epistre dédicative à la cité impériale de Besançon* qu'il avait bien d'autres poésies sur le chantier :

Pour l'advenir, autre chose conspire

Excuse moy, en mon simple exposé
Jusques à ce que seray disposé
Chanter plus haut en gente poésie.

Que sont devenues les *conspirations* de Julyot, si tant est, qu'il ait conspiré ! Peut-être craignait-il de mettre au jour ces poésies inconnues : ou ne fut-il jamais *disposé* ? Nous avons vainement cherché dans les bibliographies et les histoires locales ; nous n'avons pu trouver trace de ces projets ambitieux. Ne le regrettons pas : Ferry n'était pas de taille à « chanter plus haut » que les *Elégies*.

Le poète d'ailleurs ne s'est sauvé de l'oubli que ces toutes récentes années. Un érudit aussi consciencieux qu'éminent, M. Courbet, a réhabilité, à deux reprises différentes, les *Elégies* de son compatriote franc-comtois. Mais il n'a pu, malgré les recherches les plus profondes, nous donner une biographie. Le dédain s'était fait depuis le XVI[e] siècle sur Julyot. La Croix du Maine

et du Verdier l'avaient oublié dans leurs *bibliothèques* et ce n'est que dans les premières années du dix-neuvième siècle, qu'il apparaît pour les biographes. Weiss, son compatriote, lui donne place dans la *biographie Michaud* et le premier, il rend justice à notre auteur.

Le peu que nous savons sur sa vie, nous l'avons trouvé dans son livre. Comme tous les poètes, Julyot a pris soin d'adresser à ses amis quelques pièces de vers. En premier lieu « à messire Charles du Molin, de Paris, docteur ès droictz très nommé. » Le célèbre jurisconsulte Dumoulin avait été le maître de Julyot, quand il enseignait le droit à l'université de Dôle : il était depuis devenu son ami. Aussi nous est-il narré dans la pièce qu'il a incité le tabellion-poète à mettre au jour ses œuvres. Mais le véritable ami de Julyot, qui lui donne pour son recueil quelques poésies, qui fait les frais de l'impression des *Elégies*, c'est l'écuyer An-

toine Ludin dont le nom se voit au bas du titre. Le poète le remercie de sa générosité en lui dédiant une poésie, une des meilleures du recueil. Julyot comptait bien d'autres amis. Il fréquentait toute la haute société bisontine ; les Valimberg qui tenaient les monnaies, le commandeur du Temple Mathieu de Masso qui collabore, ainsi que Ludin et l'imprimeur Estauge, à la partie poétique du recueil : les notaires Pierre Fournier et Jean Renaud, les frères Jean et François Malarmé, le seigneur Estienne Sauget. Le reconnaissant auteur ne dédie pas seulement des vers à ses amis ; il en offre à ses anciens maîtres. C'est d'abord « maistre Estienne Desprez, le recteur, son premier précepteur ès lettres, au pré duquel il s'est repeu » et « discrete personne messire Bonaventure Junot, prestre, son maître en escripture et practique ». Il en dédie aussi à maistre Jean Champfroid qui qui « a presté des livres. » Pourquoi n'en

a-t-il dédié à son confrère Jacques Estauge!

II.

Les *Elégies de la belle fille, lamentant sa Virginité perdue avec plusieurs Epistres, Epigrammes, Instructions et traductions morales* paraissaient en 1557. Estauge et Ludin les tiraient à petit nombre et les rares exemplaires s'envolaient en présents. Aussi les *Elégies* sont-elles introuvables.

Trois exemplaires en sont *seuls* connus. Deux à la bibliothèque de Besançon : mais l'un, incomplet du titre et des pages 7 et 8 : l'autre, au contraire, superbe d'intégrité. *Un* seul exemplaire figure dans les collections particulières, célèbre dans les annales des ventes. Nodier, cet infatigable trouveur de raretés, en avait senti tout le mérite lorsqu'il le vit chez son ami du Bouvot et se l'était fait donner par ce généreux bibliophile. Il en faisait grand cas, et la note suivante

prouve de sa haute estime pour les *Elégies* :

« Livre d'une grande rareté, puisqu'on n'en connoît jusqu'ici que deux exemplaires, dont l'un, qui fait partie de la riche bibliothèque de Besançon, ne subira jamais la chance des enchères. Il paraît par quelques vers de la fin de l'œuvre qu'elle se donnoit en présent et ce sont ordinairement les livres de cette espèce qui disparoissent le plus vite. Le volume contient 5 petites gravures en bois assez bien exécutées. Il a été imprimé par Jacques Estauge qui était établi plus tard à Strasbourg mais qui paroit avoir fait l'essai de ses presses à Besançon. C'est bien certainement avec les caractères de ce Jacques Estauge et ceux mêmes qui ont servi à l'impression de l'Elégie de Julyot qu'a été exécutée la fameuse Epistre envoyée au Tigre de la France dont M. Brunet possède le seul exemplaire connu. Le précieux volume qui fait le sujet de

cet article m'a été donné par M. du Bouvot (1). »

Nodicr ne se contentait pas de le signaler à la postérité : il lui faisait donner par Thouvenin, un habillement durable, digne du poète et de la rareté de son livre. Le célèbre relieur le couvrait de maroquin vert ; le doublait de maroquin bistre et semait à profusion les dentelles, les ornements, les filets.

A la mort de Nodier il se vendait *deux cents francs*, prix énorme pour l'époque. Il passait de chez Nodier chez Baudelocque. En 1850, il reparaissait de nouveau sur la table des enchères, pour ne se vendre que *cent vingt* francs. Il était vengé à la vente Yéméniz et le 18 mai 1867 M. Bancel l'achetait six cent trente cinq francs.

---

(1) Description raisonnée d'une jolie collection de livres par Ch. Nodier, nº 418, p. 168-169. Paris, Techener, 1844, in-8.

Les Elégies ne devaient pas en rester là, et le 10 mai 1882, à la vente de la bibliothèque de M. Bancel, elles atteignaient le chiffre de quatorze cent soixante francs, frais en sus.

C'est qu'en effet, l'œuvre de Julyot n'a pas seulement ce mérite de la rareté. Son livre est des plus curieux pour l'histoire de ce seizième siècle, encore si mal connue aujourd'hui. Des détails ignorés et très importants pour l'histoire des mœurs françaises se trouvent dans notre opuscule. Dans la troisième élégie où Nature répond aux imprécations de la belle fille, que de précieux renseignements sur les vêtements des femmes au seizième siècle :

Faut-il toucher après aux vestemens ?
Veit-on jamais tant de muguetemens ?
Tant de fatras ? en bombanceuse oultrance ?
Qu'avx femmes faut ! et pour la demonstrance
Ce n'est assez le chaperon porter
Et de dorure honneste l'estinter :
Mais le bonnet cloué et la plumette

Sus coiffe d'or, faut avoir en poupette.
. . . .
Après les gants faut couvrir la main tendre
Convient piquer, coupper broder ou fendre
Que n'est assez : mais il faut la manchette
Pendant devant, que pour rien ne s'achette,
Et pour ne veoir le ventre que s'avale
Ou qu'est enflé, la ronde verdugale
Avec ses bords rouges et espandus,
Fait à penser mains actes defendus.

C'était devant tous ces ornements que les *Belles Filles*, au seizième comme au dix-neuvième siècle, rendaient les armes : et il nous est très précieux de trouver dans les Elégies ces détails de haute curiosité.

Au point de vue littéraire, le mérite des Elégies est irréfragable. Des tournures de langue particulières à la Franche-Comté ; des hardiesses singulières de rhythme assignent à Julyot une place honorable entre les poètes de son temps. Il y a, il est vrai, dans son œuvre un grand nombre de vers licencieux et des joyeusetés à l'infini : mais

le sujet ne s'y prêtait-il pas ? Quel est le poète qui n'a commis quelque péché semblable ?

La composition de cette préface était complètement terminée lorsque nous avons reçu le *Catalogue de la librairie Morgand, mois de mars 1883*. Nous avons retrouvé au numéro 8327 de ce catalogue, les *Élégies*. L'exemplaire de M. Bancel que le célèbre Trautz-Bauzonnet avait richement relié depuis la vente Yéméniz est décrit dans toute sa splendeur. Recouvert de maroquin bleu avec des milieux de feuillages : il est doublé de maroquin orange avec un semis de roses et de marguerites : habillement superbe digne d'un tel livre ! M. Morgand le met en vente au prix de *trois mille francs*.

Dans ce même catalogue nous avons trouvé un autre renseignement qui corrobore la note de Charles Nodier sur l'imprimeur des *Élégies*. Le maître bibliophile assurait que Jacques Estauge avait imprimé, outre les

Élégies, la fameuse *Épistre envoyée au Tigre de la France*. M. Morgand a eu la bonne fortune d'avoir entre les mains, en même temps que les *Élégies*, l'Épistre envoyée au Tigre de la France. Il a comparé minutieusement les caractères et les a reconnus semblables dans les deux livres, et affirme péremptoirement que les deux ouvrages sortent des presses du même imprimeur.

Léon Willem.



Elegies de la belle

fille, lamentant sa Virginité perdue : auec plusieurs Epistres, Epigrames, Instructions et traductions morales.

Composees par Ferry Iulyot
de la Cité imperiale de Bezanson.

Le contenu uerrez au prochain feuillet.



Imprimé aux despens d'Antoine Ludin,
escuyer, citoyen dudit Bezanson,
au moys de Mars, 1557.

IAQVE ESTAVGE A CHASCVN.

Ferry, Ludin, Masso aussi,
Ont fait ceste Poësie cy:
Mais Ferry ha fait pres que tout
Despuis le tiltre iusque au bout.
Or tous ceulx trois m'ont si bien pleu,
Qu'oncque refuser ie n'ay sceu
D'imprimer ceste Poësie.
Car ainsi que la maluaisie
Outrepasse tout autre uin,
Et les uulgaires le Latin :
Ainsi la uersificature
Qui tient icy bonne mesure,
Et ha telle moralité
Que digne est d'immortalité,
A fait que l'ay mis soubs ma Presse,
Veu que nully elle n'oppresse.
Car par tel bien, qu'on ne doit taire,
Pretens à chascun plaisir faire.
Prenez à grè donc ce qu'on peult,
Chascun n'ha pas cela qu'il ueult.

Enigme quadruple d'Estduge.

A cinq, quattre est : et quattre en sept.
Vnze, cinq, sept : iuste, douze est.

Declaration du premier uers.

Premierement, où il y a cinq ou sept, il y a bien quattre. Secondement, le mot cinq ha 4 lettres : et le mot quattre 7. Tiercement, ce uers ha 30 lettres : et la 1 part de ce liure, 30 matieres.

Declaration du second.

Item les 3 premiers motz ont chascun 4 lettres, qui font 12. Ce uers ha 25 lettres, aussi la 2 part du liure ha 25 matieres.

Quartement, mettez ensemble 5, 4, 4, 7, 11, 5, 7, 12, et trouuerez 55, qu'est toute la somme des matieres de ce liure.

LA TABLE DE TOVT CE LIVRE.

La premiere partie ha 3o matieres.

La seconde partie a 25 matieres.

Le tout par Ferry Iulyot, exceptè les quattre
matieres en la premiere partie
ainsi signées au bout o

FIN DE LA TABLE DE TOVT CE LIVRE.



SENSVYVENT AV-CVNES ŒVVRES DE FERRY Iulyot, où il y a cinquante cinq sortes de matieres. Dont ceste premiere part en ha trente, & la seconde uingt cinq.

I

FERRY IVLYOT A SON LIVRET *allant soubs la presse en France.*

PEtit liuret qu'en azard te ueux mettre
En France aller, fontaine d'éloquence :
Doubte tu point rencontrer quelque maistre
Qui mocquera ta rustique loquence ?
Non : ie le croy, pour ceste consequence :
Sois humble & doulx dessoubs tes correcteurs,
Les supplians estre tes protecteurs,
Contre tous ceux, qui te porteront trongne.
Si les Franceois tu as pour tes recteurs,
Correct seras, retournant en Bourgongne.

2

Le liuret à l'humain Lecteur.

HVmain Lecteur, qui mon tiltre liras
De premier front, tu prendras coniecture,
Qu'en me lisant, chose tu n'éliras
De grand proffit, soit en sens ou facture.
Mais tu uerras auant longue lecture

7

Diuers abus du monde reprimer,
Loüer uertu, et uice comprimer,
Où tu pourras profiter quoy que face.
Commencement ne conuient deprimer :
Aussi ne faut iuger selon la face.

3

Antoine Ludin de Bezanson, Escuyer, au Lecteur.

SI de uertu ueux sauoir le guerdon,
Et de pechè la seure recompance :
Lecteur amy lis ce liure habandon,
Que Iulyot te lache sans iactance :
Et tu uerras en sommaire substance,
Inuention de gentile facture.
Puis qu'en son lieu, le premier s'aduenture,
De son esprit heureux, nous faire part :
Il ne sera (comme ie coniecture)
En pris & loz, le dernier autre part.

Auge & dele. A. Ludin.

4

Frere Matthieu de Masso Lyonnois commandeur de Bezanson et d'Arboys, de l'ordre de la cheualerie sainct Iean de Ierusalem, aux pucelles S. o

FIlles de cœur, qui tendez à honneur,
Et estimez uertu sur toute chose :
Du chapelet de fleur, plain de bonheur,
Que uous portez, plus precieuse rose,
Maistre Ferry Iulyot nous expose,

En motz dorez, & doctement le couche,
Combien de mal, l'œil, l'aureille, la bouche,
Et le beau corps, font à uirginitè.
Lisez le bien, le faict de pres uous touche,
Pour uous tenir en uostre dignitè.

5

Le mesme commandeur de Masso au present liure.

TU t'en uas dessoubs l'arbitrage
Et l'opinion d'un chascun :
De l'un faueur, de l'aultre oultrage
Pourras receuoir. C'est tout un,
Nul ne peult seruir le commun.
Fais à tous un mesme uisage :
Ris autant au fol, comme au sage :
Les enuieux feras creuer :
Et passeras par tout passage
Sans que nul te puisse greuer.

EPISTRE DEDICATIve à la Cité Imperiale de Bezanson, par ledict Ferry Iulyot.

6

TRes prudemment les Romains gens antiques,
Ont desirè par leurs faictz autentiques,
En souuenir leurs loz rendre immortels :
Se cognoissans en corps estre mortels.
Ce n'est grand cas d'avoir humaine uie,
Qu'en un moment par mort l'on uoid rauie :

Si les uiuans, en leurs gestes ardus,
Apres la mort, ne sont uiuans rendus.
Ce qu'ha causè tant de faicts heroiques,
A nous laisser aux antiques chroniques,
Car ceux ayant tant heroiquement
Cà bas uescu, sont autentiquement
Par gens sauans, citez & memorez
Comme uiuans, s'ilz estoyent demourez.
Tu le says bien (antique Bezanson)
Citè doree, ayant le bruyt & son,
Estre le chef de la franche Bourgoigne
Ainsi comment le bon Cesar tesmoigne,
Ayant de toy en comment recitè,
Autant qu'affiert à celebre citè :
Et à citè florissante en police,
Pres de uertu, loing d'hayneuse malice.
Et si parler de la Bourgoigne faut,
Lon trouuera le sien loz, sans defaut,
Bien amplement par escript ueridique,
En l'histoire saincte Ecclesiastique,
Où nous trouuons Bourgoigne l'ancienne,
Premiere auoir receu la loy chrestienne
Auant Franceois bien soixante & cinq ans,
Selon que gens sauans sont practiquans.
Aussi l'escrit sans dissimule ou ris,
Molinaeus docteur, né de Paris,
Bien grauement au premier du proëme,
Qu'à Dole feit lisant en droit supreme.
Le Roy Clouys qu'à femme heut la princesse
Dame Clotys de Bourgoigne, print cesse
D'estre idolatre à l'enhortement d'elle.
Dés lors deuint doulce France fidelle :

Annichillant toute Payenne secte
Pour ensuyuir de Christ la Loy directe.
Dont bien deuroyent Franceois & Bourguignons
Sincerement s'aymer en compagnons,
Quand l'un par l'autre, en salubre moyen,
Est fait chrestien, d'idolatre Payen.
Que pleut à Dieu que ces deux nations,
Fussent en paix, sans machinations
D'effectuer l'entreprinse sanguine
Du cruel Mars, qui tous les iours s'engrigne :
Si ce n'estoit contre les infideles,
En exaltant le renom des fideles.
Or est tousiours en Bourgoigne obseruuee
Le Loz à Dieu) ceste loy tant prouuee
Où lon te tient (non par chance fatale)
Grand Besançon la cité capitale :
Craignant vn Dieu, reuerant son Eglise,
En quoy les tiens ancestres ne deguise.
Puis pour florir plus magnifiquement,
Tu te regis tant politiquement,
Par Senateurs, administrans iustice
Tant prudemment, qu'il faut qu'on ne subtice
Parlant de toy, la sentence honoree,
C'est que par droit dicte es Cité doree :
Cité doree, on te peut appeller,
Quand lon te uoit en tout heur preceller.
Non du iourd'huy, ains de si tres long temps,
Que croniqueurs sont quasi bien contens
Plus tost de uray (comme il est uray) le croire :
Que recercher par tant antique histoire.
Dont iustement par tout lon te renomme
Non dissemblable à la fameuse Rome,

Et mesment pour les antiquitez
Restans en toy par autentiquitez.
Dieu cognoissant ta grand' perseuerance
Bien meritant candide preference,
T'a conseruè, & conserue en entier,
Contre tous ceux qui uerroyent uolontier
Plus tost soudain ton annichillement,
Que ton renom prosperer tellement :
Lequel soubs Dieu par sa benigne grace
Augmentera par heur de race en race,
Si qu'on dira : Cité d'amenité,
De citoyens tu es uraye unité.
Et puis que Dieu (mon Seigneur) m'a fait naistre
En toy : pour toy, me ueux faire cognoistre.
Non que ie sois, par tant presumptueux
De m'estimer en sauoir sumptueux,
Voire à demy, pour rien mettre en lumiere
Digne de uoir : mais bonté coustumiere
Excusera vn enfant qui prent cure
Loüer le lieu bon de sa geniture.
Souz cest' espoir & telle confidance
Ce mien liuret (sans uaine outrecuidance)
Dediè t'ay, noble citè d'empire.
Pour l'aduenir, autre chose conspire.
Excuse moy, en mon simple exposé,
Iusques à ce que seray disposé
Chanter plus haut, en gente poësie.
Dieu doint l'effect, tel que la fantasie.

A NOBLE ET SCIENTI-
fique persone, Messire Charles du Molin de Paris, docteur ès droitz tres nommé, Ferry Iulyot humble Salut.

DOcte docteur, prudent Iurisconsulte,
Duquel le nom par tous pays resulte,
Non moins de uray, que d'un Balde, ou Bartole,
D'un Alexandre, ou d'un sauant Imole :
Humble salut de bonne affection
Ie te presente, en telle intention,
Qu'excuseras ce que tu me commis
A ton depart, comme ton serf amis.
Tu m'excitas prendre tant d'hardiesse,
Qu'abandonner ce mien liuret soubs presse :
Ce que i'ay faict, par toy fort enhardy
Plus que par ceux qui font si l'azard dict.
Tu le uerras (s'il te plait) quand tu cesse
De tes labeurs, pour soulager l'oppresse,
Ou bien plus tost, pour un peu diuertir
L'aigre regret, dont me fis aduertir
Sur le trespas de ta chere espousee,
Que dure mort ha de uie deposee
Executant en coustumiere force
De l'ame & corps d'icelle le diuorce :
Diuorciant les liens coniugaux
D'entre uous deux iadis par tant egaux,
Que des deux uns, & d'un deux tous ensemble,
Bien procedoyent les uouloirs ce me semble.

Ie ne la uis (comme crois) en face onques,
Ie l'ay congneu par oyr parler donques.
C'est mon parler duquel i'ay entendu,
Le sien renom, ia bien loing estendu :
Son doulx maintien, & la constance d'elle
Tant que sur tous la iugeois plus fidelle.
  Les grands regrets, les souspirs & les plains,
Qu'à Bezanson en as fait, ie complains :
Et maintiendray qu'onques ne ueis mary,
Pour le trespas de femme plus marry.
  Bien iustement t'en disois concitè,
Me recitant qu'en ton aduersitè,
Elle auoit faict (cherchant ta deliurance)
Plus qu'onques feit femme en Bourgogne, ou France.
  Or puis que Dieu l'ha distrait de ce monde,
Deuant luy soit presentè l'esprit munde,
Pour une fois en uie supernelle
Le retrouuer apres mort naturelle.
  Cecy ie dis sans adulation,
Pour te seruir de consolation :
Quoy que besoing n'est ia te consoler,
Qui de confort peux les autres saouler.
Outrepassant depuis le tien depart
De Bezanson, quasi de toute part
I'ay entendu de sauans mistes braues,
Ayans ouy les trois leceons tant graues
Que tu nous feis sur la loix, *Qui Romae*,
Combien tu es iustement estimè.
Si le uolois ici descrire & mettre,
Me conuiendroit centuplier mon metre :
Mais ton renom est ia tant publiè,
Qu'à tout iamais ne sera oubliè.

Sur ce prens cœur contre les sermonneurs
Qui de mes ueux seroyent les blasonneurs
S'ilz ne craignoyent l'honneur que tu m'as faict
De m'exhorter, lascher mon petit faict :
Lequel si fort par toy correct & miste,
Craindre ne doit aucun mordant Momiste.



SENSVYVENT LES

huit Elegies morales de la belle fille lamentant sa Virginité perdue : dont chascune Elegie ha apres soy un Dizain instructif. Le tout en forme de monologue. Auec plusieurs Epistres, Epigrammes & Traduction en ryme uulgaire, sur les tristes uers de Lactance Firmian sur la mort nostre Seigneur IESVCHRIST, commenceant ainsi

Quisquis ades medij,q ; subis in limina Templi,
Siste parum, insontem,q ; tuo pro crimine passum, &c.



Tout par ledit Ferry Iuliot.

LA PREMIERE
ELEGIE

Complainte de la Belle Fille,
en forme de monologue.

LE triste duëil, l'angoisseuse amertume,
L'aigre regret, d'ennuyeuse coustume,
Qu'à mon las cœur liurent facheux combas,
Ont abbatu le but de mes esbas.
Ie les uois bas par telle destinee,
Qu'à mon souef ie ne fusse estè nee.
Soucy pensifz, lamentable tristesse,
Pour le present, sont mes hoste & hostesse.
Hostesse suis faisant en moy loger
Aspre douleur qui n'en ueut desloger.
Plus ne seray dicte la fille belle :
Mais par desdaing, la mal'heuree rebelle.
Yeux gemissans, face ternye & sale
Ie porteray par chemin, chambre & sale.
Mes yeux ioyeux, mes facetes chansons
Seront grands cryz de larmoyables sons.
Non sans raison : car i'ay chose perdue
De trop hault pris, que me rend esperdue.
Chose de quoy ie deuoys tenir compte,
Dont deuant Dieu, ie receuray grand'honte.
Chose ay perdue, plus que toute admirable,
Veu que pour moy est irrecuperable.
Qu'ay ie perdu pauure fille eplouree,
De tous mocqueurs maintenant exploree,
Me contraignant tourner dolentement
La face en bas, & marcher lentement,

Pour ruminer combien ie suis chetiue
Me desirant plus tost morte que uiue ?
Qu'ay ie perdu ? Sont ce uaines richesses ?
Or, ou argent, ou superflues largesses
De fols atours, & ornements mondains,
Que plusieurs font ébestez, fols & dains ?
Ay ie perdu mes perfumes, fardures ?
Mes chaines d'or ? mes aneaulx ? mes dorures ?
Helas nenny : car si c'estoit ma perte,
Tant ne seroit pour huy ma plainte aperte.
Chose qu'on peult une fois recouurer,
Qu'ayant perdu, ne doit le cœur naurer.
Las i'ay perdu Pure uirginitè,
Que ie receu à ma natiuitè,
Pour seurement estre entiere uouee,
Ou pour mon pair, selon la Loy donnee.
Ie l'ay perdu sans ueux, en ieune eage,
Outre l'honneur de loyal mariage,
Par où ie tiens qu'un chascun m'en accuse,
Sans supporter mon deffaut par excuse.
Que me diront les candides Vestales
Du temps passè, gardans fleurs uirginales ?
Que me dira Daphnè uierge naifue,
De Iupiter, & sa fureur craintiue,
Iusques à ce, que doubtant la nuee
De uoluptè, en Laurier fust muee ?
Viens t'en à moy, non pas toy folle Helenne,
Par qui perit toute la gent Troyenne :
Mais bien plus tost Lucresse desolee
Qu'à force fuz par Tarquin uiolee :
Et si comprens ma desolation,
Elle sera ta consolation.

Car par effort ta chastetè fidele
Rauye fut d'un superbe infidele.
Et i'ay perdu par fol consentement,
Ma puretè, plainte presentement.
De mon uouloir ie me uois effacee
D'integritè, mais tu es efforcee.
Mondain plaisir d'honnestetè m'efface
Honteusement, me prosternant la face :
Iuste support, pour l'effort te memore,
Et par honneur, continue ta memoire,
I'ay deffailly, surprinse & subornee
De Volupté, où me suis adonnee :
Mais quant à toy, si tu es corrompue
Outre ton grè, forcement es uaincue.
Il en appert quand de cœur inhumain,
Publiquement as prins mort de ta main :
En detestant l'iniure & insolence
Que t'auoit fait charnelle uiolence.
Ie deurois bien (si ne doutois de l'ame)
Faire encor pis, rendant mon corps soubs lame,
Quand sans effort me sens d'honneur distraicte,
Et qu'à bon droit par tout honte me traicte,
Iusques au bout de laisser bon espoir,
Me suffocquant par craintif desespoir.
Saine raison toutesfois m'admonneste,
Si ie ne suis de corps pure & honneste,
Que l'ame soit non portant asseuree
De ne sentir peine desesperee.
Desesperee est bien la creature,
Que desespoir domine & aduenture,
Si en perdant i'ay beaucoup offensè,
Dieu pour autant ne m'en ha insensè.

Puis qu'il m'ha donc encore laissè bon sens,
Me conforter un petit me consens :
En poürpensant à qui me saurois plaindre,
Pour amoindrir mon duëil, & le complaindre.
Me plaindre à Dieu, ou de Dieu, ie n'ay cure ;
Car il m'ha fait, de rien sa creature,
Diuinement mortelle & immortelle :
Apte à salut, ou à peine eternelle.
Mortelle suis, quant au corps seurement :
Mais immortelle en ame asseurément.
En bien uiuant, i'attens saluation,
En offensant, seure damnation.
Ce sont les poincts (à dire ueritè)
Nous asseurant qu'en Dieu n'est qu'equitè,
Toute bonté, & parfaiçte iustice,
Loz, gloire, honneur, supprimant iniustice.
Ains ie prendray par simple coniecture,
Occasion, redarguer nature
Que m'ha formè un corps tant feminin,
Tant bien qu'adroit, uenuste & bening,
Tant estimè en composition,
Que m'ha causè triste perdition
Et si ie n'ay de nature audience
Me condemnant par saine sapience,
I'exposeray lors ma misere amere,
Tout à mon mieux, à mes pere & mere,
Qui m'ont lasché l'arrest indulgemment
A uolupté, me poignant urgemment.
Car si rigueur & chastoys moderez
Eussent reprins mes ueux immoderez,
Me retirant la bride liberale,
De mes souefs, las ma fleur uirginale

N'eust resentu uent de corruption:
Ains ie seroys en ma perfection.
Si mes clameurs comprins & minutez,
De mes parents se trouuent consutez:
Ie pense bien auoir l'occasion
Bien accuser, & sans derision
Outre cuidez amoureux, qui m'ont prins
Par leurs subtils & cauteleux comprins,
En m'enuoyant presens pour ambassade
Qu'est l'argument, le but, & la passade
Pour paruenir aux desirez desirs,
Les commuant en uains secrets plaisirs.
Si ie ne suis par ces poincts excusee,
Ie demourray pour chetiue rusee :
Et dira lon que forme corporelle
Cause grands maux, discord, honte & querelle.

DIZAIN INSTRVCTIF.

Soy condoloir, ce n'est que chose humaine,
Ayant perdu thresor de bonne estime :
Mais desespoir qu'à damnation meine,
Prendre ne doit personne que s'estime.
Clameur humain seulement nous intime
En ces bas lieux, nostre imperfection :
Que ne pouuons porter affliction
Egalement, comme felicitè :
Si biens prisons, pour la perfection,
Nous ne deuons blasmer aduersitè.

9

SECVNDE ELEGIE DE LA

belle fille adressante à Nature.

PIteusement maintenant m'aduenture
Vous aduertir (bonne dame Nature)
Apres salut triste & forment piteux,
De mon estat, sur tous calamiteux,
Calamitè, sœur de perte nociue,
Plaine d'ennuy, & tristesse excessiue,
M'a stimulè cette Elegie uous tixtre
Sans apparat n'y uoluptueux tiltre.
Tiltre ne faut de grande uoluptè,
Au narratif de ceste uoluntè:
Voluntè n'est bien souuent uoluntaire
A conuoquer un ioyeux secretaire:
Où lon cognoit, auoir groz detriment
Soit en pouuoir, richesse ou nutriment.
De m'excuser donques dame uous plaise
En mes escripts, si chose est qui desplaise.
De Dieu puissant i'ai receu la semblance
Diuinement en ame d'excellence,
Que ne prendra iamais diffinement,
Soit en salut, ou final damnement.
Et uous m'auez par naturels accords,
Confabriquè un mortifere corps:
Plus adonnè, & propense à tout uice
Qu'à uray' uertu & son loyal seruice.
De l'ame sens stimules salutaires,
Leuans mon cœur en pensees solitaires

Iusques aux cieux, desquels est descendue :
Pour une fois y retourner rendue.
  Mon corps se plaint & demaine tousiours
Cerchant çà bas ses dangereux seiours,
Ses uoluptez, ses pompes, ses honneurs,
Où bien souuent sont cachez deshonneurs,
De iour en iour mondainement s'amuse
A recercher ce qu'à la fin l'abuse.
Dieu il oublie, & son affection
Rend & dedie à terrestre action.
Ses fols plaisirs il prefere à uertus,
Ne desirant ceux qu'en sont reuestus.
Plus il est beau, uenuste & bien formè,
Plus elegant, testonné, perfumè,
Plus chier tenu, nourry & soustenu,
Plus enrichy, redoubtè, maintenu,
Plus honorè, plus se monstre superbe,
Coquard, hayneux, chagrineux, & acerbe.
  Il est donq cler, que forme naturelle
Assouciee d'une ayse temporelle,
Cause souuent & à l'ame & au corps
Honte, douleur, ennuy, perte et discords.
  Ainsi m'en prent (bonne dame Nature)
Donnè m'auez corps de gente stature
Tout bien formè, composè & comprins,
Que le plus cher de mes ioyaux est prins :
Loz uirginal, par ma beautè uenuste
M'ha delaissè en angustie anguste.
  Ornè m'auez le chef de blonds cheueux,
Polis, luysans, longs comme ie les ueux :
Lesquels m'ont fait monstrèr de toutes pars
La face honnie estans dessus espars.

Vn front quarrè, deux yeux estincellans
Plus que le cler diamant pululans,
Assis & mis sur deux ioües uermeilles,
Minces de peau, & aux coings deux aureilles
Tant proprement & si bien adiancees
Qu'impossible est d'estre mieux compassees.
Pour separer ces deux ioües feminines,
Vn petit né, à deux ioinctes narines,
Auez assis, et dessus une bouche :
Qu'heureux se tient qui d'icelle s'abouche,
Lors qu'en foubris & doucettes facundes
Ie veux ouurir mes leures rubicundes,
Pour sus les dents blanches comme l'yuoire
Donner baiser, qu'est d'amour la uictoire.
Paracheuant ce uisage tant miste,
Forchu menton appert comme limite
Mise en beau champ, auquel rien ne faut prendre,
Moins adiouster, minuer, ny reprendre,
Col rondelet, sans nerfs, ny noires uaynes,
Sans grand tumeur, sans rides anciennes
Mis & assis, sus espaules croisees,
Consonamment faictes & composees.
Et puis apres deux rotondes mamelles,
Distinction de males à femelles,
Embellissans l'estomach de leurs formes,
Comme le ciel, deux astres uniformes :
Ayans blancheur & duretè mollete
Ioyeuse à ueoir, à tenir tendrelette.
Moins ne sont beaux les deux bras tant humains,
Bien arrondis, & les deux blanches mains,
Vuydes dehors, colorez es ioinctures,
Et par dedans portans lineatures,

Pour amuser ces muguets artiens,
Pronostiqueurs ou chiromanciens.
Bref uous auez le reste du corsage,
Tant bien complet, par naturel ouurage,
Qu'on iugeroit, ayant tout regardè,
Que mon corps est fait pour estre gardè.
Mais cognoissez (ô Nature benigne)
Presentement (cecy pas ne deuine)
Que tels beaux dons de naturelle grace,
Font succumber la personne en disgrace
De puretè & chastetè modeste.
Ainsi m'en prent, de quoy uous admoneste,
En me plaignant : car ma beauté lassiue
Ha pourchassé ma ruine nociue.
Pourquoy m'auez donc si belle formee,
Pour à la fin en estre diffamee ?
Vous m'auez fait comme sotte nourrice,
Qu'à son enfant (afin ne le marisse)
Donne un cousteau, duquel souuent se blesse,
Comme ignorant de la force ou foiblesse.
Ma grand beautè & naturelle forme
Ha concitè mon fol desir conforme
A uanité, par caute illusion,
Me fabricant secrete abusion.
Pour ma beautè suis estè pourchassee,
Et sans conseil de uertu dechassee.
Beautè m'ha mis & leuè en bombance,
Arrogamment puis par outrecuidance,
I'ay bien osè tant presumer de moy,
De la regir : dont me uois en émoy.
Car elle m'ha uaincue & subiugee,
Et sans espoir en honte releguee.

Comme i'ay dit, uous la m'auez donnè
Et puis m'auez de loing abandonnè,
Sans me laisser conseil, force ou finesse,
Pour supporter ma fragille ieunesse.
I'ay bien raison doncques que me retire
Par deuers uous en mon mal & martyre,
Vous accusant de ma fragilité,
M'ayant surprins l'esprit d'agilité
Qui puis apres de simple affection,
A machinè ma desolation.
Consolez moy doncques dame Nature,
Qu'auez causé la fatale aduenture,
Precipitant mes renom, loz & fame,
A tout le moins que n'en demeure infame.

DIZAIN INSTRVCTIF.

Ce sont abus de uouloir offenser,
Pour recercher sur autruy son excuse.
Quiconque faut, doit sa faulte penser:
Et proprement luy mesme s'en accuse.
La bèlle fille à Nature s'excuse,
La déclairant estre l'occasion
De son mesfaict: mais c'est illusion.
Nature n'ha rien faict qu'à bon vsage:
Dont dire fault, que c'est abusion
Pechant de cœur, accuser le uisage.

10

LA TROIZIEME ELEGIE
de Nature, respondant à la belle fille.

DE cœur bening sans colere rogie,
Fille, i'ay prins & leut ton elegie.

L'ayant perleut ie suis memoratiue,
Que saigement te confesse chetiue
D'auoir perdu chose tant sumptueuse
Qu'integritè : mais trop presumptueuse
Tu as esté d'en faire emotion
Et contre moy par acclamation.
Trop simplement cerche t'en deculper :
Et sans raison, à grand tort m'en culper :
Bien clerement chascun congnoit ta culpe,
Besoing n'est donc qu'un autre t'en deculpe.
Il t'est aduis, que par bon argument,
Tu m'as escript & reprins aguement,
Quand par blasons, de mes dons naturelz
Sur tous plaisans, entre biens temporelz,
Bien uainement, te dis estre seduicte.
Il n'en est rien, c'est ta pauure conduicte.
Chose n'ay fait, ny ne fais rien aussi
Qu'à bonne fin : lon le doibt prendre ainsi.
Vouloir blasmer un bon œuure, & bien fait,
C'est iugement de cerueau imperfait.
De moy n'as rien, pour uerité, receu
Qu'aucunement te puisse auoir deceu :
Rien n'as de moy mouuant calangement,
Sy gouuernè te fusse sagement.
Tout tend à fin de louer Dieu puissant,
En contemplant son œuure florissant.
Tout tend à fin, sans uaine coniecture,
De louer Dieu en sa belle facture.
Mais qu'as-tu fait, sotte presumptueuse ?
Tu as laisse modestie uertueuse,
En presumant de temeraire audace,
Que ta beaultè prouenoit de ta race :

Voire de toy, & de ton mouuement :
Sans ruminer le tien commencement
Qu'est moins que rien, si ne m'y fusse aydee.
Or me respond coquarde oultrecuidee,
Quand tu nasquis, qu'apportas tu au monde,
Fors pauuretè, & tout horreur immonde :
Lesquelz tairay, te laissant les penser.
Ne t'ay ie pas fait apres dispenser,
Depuis le iour de la tienne naissance,
De ruditè, te donnant congnoissance :
Accroissement & uegetation,
Fortifiant debilitation
Qu'estoit en toy : & par labeur subtil
Peracheuant ton corps beau & gentil ?
Durant le temps de ta pure innocence
Ie t'ay gardè à mon mieulx de nocence,
Sans te iouer d'aucune trahison.
Et puis apres ie t'ay donné raison
Que seurement par congnoissance humaine
T'ha démonstré, la uoye qu'à salut meine.
Vice ou uertu, par ces deux nobles dames,
As peu choisir pour essouir tous blasmes :
Par congnoissance indubitablement.
Bien as congneu & mal semblablement.
Raison tousiours a tachè d'aduancer
Choisir le bien, & le mal delaisser.
Raison tous temps sans egaree soupplesse,
T'ha enhorté prendre & fuyuir simplesse,
Et t'acoustrer, sans pompe superflue,
Modestement quoy que finance afflue.
Bien as congneu qu'ainsi te failloit uiure,
Pour d'un chascun te ueant, loz consuyure :

Mais de raison tu t'es uoulu retraire,
En tous tes faitz poursuyuant le contraire.
Ingratement, donc me uiens accuser :
Quand pour biensfaitz, tu ueulx maulx excuser.
Dea sont ce regratiations
Que tu me fais par cachinations ?
  Si blondz cheueulx t'ay donné bien duysans,
Et deux beaulx yeulx comme estoilles luysans,
Bien eusse faict ta teste encheuestree
De rudes crins & noirsure feutree.
Pareillement aueugle, lusque, ou borgne,
En te rendant hydeuse, iaffre, & morgne.
Et non portant qu'as deux belles ouyes,
Bien eusse fait que parolles ouyes
De ton uiuant tu n'en eusse conceu,
Ou de tes sens le meilleur fut deceu.
  Si le sentir ton né prent à son aise,
Bien eusse fait que fusse estè punaise.
Haye de tous, où tu es recerchee,
N'eusse ie pas bien rendu empeschee
De filz nerueux, ta langue tant agile
A decliquer la parolle fragile ?
Et où tu es de corps coincte & perfaicte,
Bien t'eusse fait bossue & contrefaicte,
Des bras aussi detors, & mains grifeuses,
Que ie t'ay fait doulces, delicieuses.
  Alaigrement tu marche, & point ne clouppe
Et neanmoins, bien t'eusse rendu clouppe.
Brief, rien ie n'ay en ton corps bien formè,
Facilement que n'eusse difformè.
Aduise donc la grande ingratitude
Que gist en toy, couurant ta turpitude,

Ou la tachant musser malignement
Soubz mes biensfaitz, donnez benignement.
C'est perdre temps, ie ne t'ay enhortè
Sinon à bien, & de mal dehortè.
Mais pour le uray dire de ta facture,
Tu as uoulu contrefaire nature :
D'un fol esprit & uaine fantasie,
Pleine d'orgueil & simple frenaisie.
Car tu n'as prins de moy contentement,
Mais as cerchè en tous lieux tentement
Pour reformer (non sans damnable oultraige)
Souuentes fois, mon naturel ouuraige.
Ie t'ay aprins tes beaulx cheueux pigner,
Honnestement, sans les trop popiner,
Et les trousser en atour feminin :
Et tu as prins fars pires que uenin,
Eaues, parfums, pour les refigurer,
Ou bien plustost pour les defigurer.
Ce n'est pas tout, prins as les chaux ponsons,
Pour les cramper, en estranges faceons,
Les espandant sur ton front par houppees,
Qui t'ont rendu semblable à choues huppees
Quoy que iugeois en estre plus mignarde,
S'ils uouletoyent sur ta face troignarde.
Puis qu'as tu fait de ton naturel taint ?
Le refardant, souuent tu l'as destaint.
Car par unguents & cyuette musquee,
Ou d'autres fars, ta face as offusquee :
Que n'ha duré : car il est tout notoire,
Qu'une beauté par art, est transitoire.
Mais la douceur & uermeille taincture
Dure long temps, prouenant de nature.

Bien tost appert, & se donne lon garde
D'un taint fardè qui les rides regarde.
Aussi la peau, tant frottee & buffee
Soudainement se desrompt par roffee.
Voire qu'est pis, & bien chose uilaine,
Vn taint fardé ne peut souffrir halaine.
Ains se terny, cela bien ie l'atteste,
Dont quelquefois, Dame torne la teste,
Quand uis à uis, auec elle lon parle,
Ou le souffler la rendroit rouse & pale.
Tes yeux muguets à demy decouuers
As destorné, les guignants de trauers,
Pour alterer ta uisee pudique,
A un regard monstrant signe impudique.
En quoy as tu ton ouyr empeschè
Fors seulement à scandaleux preschè ?
Et pour tenir ta parolle affaitee,
Tu as forché ta langue en effrontee,
Afin qu'on dist, par amoureuse notte,
Belle sans per, que uous estes mignotte,
De mal en pis, par trop outrecuydee,
En te marchant, tu as fait l'embridee :
Ne retournant le chef que pour attraire
Le cœur des gens, & à toy les soustraire.
A descouuert, lon t'ha ueu les mammelles,
Seductions urayement infernalles.
Faut-il toucher apres aux uestemens ?
Veit on iamais tant de muguetemens ?
Tant de fatras ? en bombanceuse oultrance ?
Qu'aux femmes faut ? & pour la demonstrance
Ce n'est assez le chaperon porter,
Et de dorure honneste l'estinter :

Mais le bonnet cloué, & la plumette,
Sus coiffe d'or, faut auoir en poupette.
O quelz abus, ô quelle réuerie :
Cela ne sert qu'à pure mocquerie,
Venant apres aux coiffes de uelours :
De les porter pendans, c'est sus le cours :
Ainsi le disent dames en uoix secrette,
Il les conuient redoubler sur la teste :
En mesprisant l'estat de bourgeoisie,
Par un orgueil couuert de ialouzie.
Contrefaisant Thoretz de damoiselles,
Ne uela pas des gentiles donselles ?
Que diray plus ? maintenant les lingieres
Ont œuure assez seulement en gorgieres.
L'une esclarcie à fils traits, pour uiser
La blanche chair, & d'amour s'aduiser :
L'autre fera d'ouurage fort espesse,
Pour offusquer la peau ridee de gresse.
Et pour garder d'aualler les tetins,
Cartons busquez faut prendre les matins
Que bien souuent l'estomach tant oppresse,
Qu'en cœur failly, la dame tumbe en presse.
Apres les gants, pour couurir la main tendre,
Conuient piquer, coupper, broder, ou fendre.
Que n'est assez : mais il faut la manchette
Pendant deuant, que pour rien ne s'achette,
Et pour ne ueoir le uentre que s'auale,
Ou qu'est enflè, la ronde uerdugale :
Auec ses bords rouges & espandus,
Fait à penser mains actes defendus.
Tu me diras, c'est pour marcher à l'aise.
Ie te respond, qu'én cela tu te taise,

Car en portant ceste tyne effoncee,
Plus de peine as que lors qu'estois troussee
En tes habits : uoire auoys plus de grace,
Plus de douceur, ou feminine audace,
Et plus de loz, que par telle ouuerture,
Estrangement contrefaire nature.
N'est-ce pas bien nature contrefaire,
Quand femme ueut en habits l'homme faire ?
  Si ie uoulois en tout, le tout toucher
Ce qu'as osè par ta gloire attoucher :
Il conuiendroit dire auec Virgile,
Sans nuict feroit nouueau iour la uigile.
Et conuiendroit (pour le tout dire) prendre
Encre & papier qu'on ne sauroit comprendre.
Là uois-tu bien que tu t'es alteree
Pompeusement, & trop demesuree,
Me delaissant, que ne t'ay fait defaute ?
Recongnois donc que c'est ta propre faute.
  Confondu as, en uicieux usage
Mes dons, lesquelz si tu fusse esté saige,
Eusse guidè par congnoisse instruicte,
Selon raison moderee & reduicte.
Que te rendroit entiere renommee,
Où maintenant te congnois diffamee.
  Et non pourtant que tu n'es la premiere,
Ayant trouué ces abus, ny derniere :
Plus il en est, tant pire ie le treuue :
La fin sera reformatiue preuue,
Vn iour uiendra, de ces abuz patens
Dessus plusieurs qui n'en seront contens.
  Va donc former ton accusation
Contre l'abus de ta uersation :

Car tu n'as prins, ou receu de moy forme
T'ayant seduit, ou delaissè de forme.
Tu n'as estè, de ma forme contente :
Mais desirant suyure ta folle entente,
Tu as peiné trop te refigurer,
Pour gens tenter, & à toy les tirer :
Les attirant s'ilz t'ont deshonnoree,
Accuse toy de ta faute aueree.

DIZAIN INSTRVCTIF.

C'est temps perdu à l'homme ingrat bien faire,
Car le bienfait iournellement oublye :
S'il ne l'oublye, il peine le defaire,
Par contre poincts, comme iouëur d'oblye.
Mais iamais n'est la personne ennoblye
Ayant receu bienfait, sans grand merite,
Que pour le moins de cœur ne le recite :
Magnifiant la liberalitè
Dont il l'ha prins : autrement il merîte,
Le detester en grand crudelitè.

II

QVATRIESME ELEGIE.

de la belle fille à ses pere & mere.

COmme l'oyseau qui prend en hault uolee,
Sans estre seur de sa proye éuolee,
Pour paruenir, ne cesse escharguetter,
Et sur le uol de sa proye guetter :
En soucy suis & diuers pensement.
(Pere treschier mon seul aduancement,
Et uous aussi ma tres honoree mere)
Comme pourray en ma misere amere,

Vous exposer la mienne intention.
Ia uous sauez de ma perdition
Ce qu'il en est : recit ie n'en feray,
Pour euiter facherie : mais diray
Qu'il ne me fault bureau ny uert polpitre,
Pour composer ceste dolente epistre.
Ou ie uouldroys auoir diffiniment
Premier qu'entrer en un commencement,
A mon souef, qu'à la premiere ligne,
Suffoqué fut mon cœur de mort maligne.
Soudainement, à le dire tout rond
Comme Dathan mourut, & Abiron :
Lesquelz tout uifz (pource qu'ilz murmurarent)
Contre Moyse, en la terre abysmarent.
Ou comme fut Egeas seuere homme,
De son uiuant un proconsul de Rome :
Qui d'un malin esprit fut effondrè
Apres la mort de monsieur sainct Andrè,
Ou comme fut (ayant sens abbatus)
En un soupper le roy Andebuntus.
Il me seroit beaucoup plus supportable,
Que d'endurer reproche insupportable.
  Si ne ueulx ie perdre quoy que ie die,
L'ame que Dieu à salut me dedie.
Quoy que ie sens au cœur oppression,
Telle & si grand, que sans repression
Impossible est à moy chetiue uiure.
  I'en ay escript à Nature à deliure,
Tout à mon mieulx, & me suis azardee,
Sans craindre en rien d'en estre brocardee,
Luy exposer ma miserable uie :
Que rend ioyeux ceulx qu'ont sur moy enuie,

Ou bien de uray que sont mes ennemys :
Mais peu ioyeux en sont mes bons amys.
Les principaulx & premiers ie uous tiens,
En presumant qu'en doloreux maintiens
De mon escript ferez triste lecture :
Parquoy uouldroys auoir ia sepulture
Si me fault il uiure iusqu'à mon iour,
Où i'entendray le mortifere adiour,
Que ne sera sans le fort desirer,
Et de ma fin, les acces conspirer.
Pere piteux, & uous ma doulce mere,
Assez congnois l'ennuy & peine austere,
Qu'auez pour moy, quasi iournellement :
Ayant parler de mon gouuernement :
A quoy ie n'ay moyen remedier,
Fors uous prier ne uous attedier :
Si quelques points trouuez en mes escriptz,
Indecemment, ou par oustraige escriptz.
Car ie ne puis tousiours dissimuler
L'occasion, que me fait desoler.
Depuis le temps qu'au monde prins naissance,
Durans mes ans, de premiere innocence,
I'ay ensuyuy mes naturelz instinctz,
Sans uains soucys, par œuures enfantins,
Et là i'ay prins Nature pour tutrice,
Et de mes ans ieunes gubernatrice :
Iusques à ce, que congnoissance graue
M'ha descouuert la uanité, la braue,
Les fols honneurs, & la fortune agile,
Le bien & mal, de ce monde fragile.
Dame raison m'a fait recommander
Foyr le mal, & le bien demander.

Mais uous m'auez donnè pour simple guide
Grand libertè, que m'a laché la bride
A mon souef, courant à mon plaisir
Pous contenter uoluptueux desir :
Vous confiant, que ie seroys prudente
En mes foleurs & ma ieunesse ardente.
Ia n'est besoing la bride retirer
Aux uieulx cheuaulx qui ne ueulent tirer :
Mais ceulx qui uont sans arrest d'aduenture,
Convient brider & tenir de mesure.
Vous me deuiez (pour uray) en mon ieune eage
Ainsi brider, car i'estoys trop uolage.
Permis m'auez uisiter aucuns lieux
Trop scandaleux & trop pernicieux.
Souuentes fois m'auez souffry courir,
Et çà & là, sans trop vous enquerir
Que ie pouuois illec auoir affaire,
Vous ne pouuiez pour me perdre pis faire :
Car bien souuent, soubs l'umbre de danser
Honnestement, lon m'ha induit penser
A diuers cas par signes malheureux,
Assez communs entre ces amoureux.
Ce sont estez premieres embassades
De mes malheurs : en apres les aubades
Qu'on m'ha donnè estant nuyt, uous dormans,
M'ont incité approcher les amans
Nocturnement, par guichet ou fenestre :
Là mains propoz iceulx m'ont fait congnoistre,
Pour imprimer en ma simple pensee
L'intention, me rendant pourchassee,
Et imprimant tel scandaleux pensé,
Où n'a este bon chastoy impensé,

Me suis trouuee en ruine mauldicte,
De tous honneurs & louange interdicte :
Donc si ie dis que uous estes la cause,
Qu'asseurément mon infortune cause :
Ie n'ay pas tort, nenny pour uerité.
Si uous reprens, uous l'auez merité.
Nature après fort marrie, m'argue
Estroictement, & bien me redargue
De mes habitz, & pompeuse uesture,
Ce uient de uous, ainsi le coniecture.
Car pour certain si m'eussiez accoustree
Modestement, ne me fusse monstree
Si frequemment par chemin, ny par uoye :
Garde n'auez qu'un paun sans queüe on uoye
Soy pirouër, ou faire roue uolage
Lors qu'en muant, se denue de plumage.
Les beaulx habitz causent souuent la monstre
De deshonneur cachè, qu'apres se monstre.
Ce n'est le tout, tant les filles parer,
Car paremens les font equiparer
Prinses d'orgueil, à leurs trop dissemblables
Auxquelles font la part comme semblables,
En contemnant leur simplete compagne,
Que simplement, par uoye les encompagne.
Plus les habitz, par trop desordonnez,
Attirent gens à uices adonnez :
Pour soy ranger.pres de telle pimpure,
En conspirant contre integritè pure.
Nature n'a depuis gaire musè
Taxant les fars, desquelz i'ay abusè :
Contrefaisant naturelle couleur,
En quoy n'auez corrigè ma foleur.

Combien de fois m'auez ueu empechee
A ces mirouers, & ne m'en suis cachee
Aucunement, car uous le permettiez
Indulgemment, & ordre n'y mettiez :
Voire qu'est pis, uous me disiez proprete
Quand me farder & tinter estois preste.
Si mon parler changeoys en mignardise
Iasant beaucoup, m'en teniez plus exquise,
En me louant d'auoir un bon esprit.
O pauure loz de uanitè esprit,
O simples gens, qu'estimez une fille
De bon esprit, qu'abondamment babille :
Beaucoup seroit meilleur & plus louable
De soy taiser, en simplesse amyable.
Si ce n'estoit que ie crains faire oultrage
A uoz honneurs, ie diroys d'auantage.
Mais pour le moins uous ne scaurez nier,
Mon proposer, que me fait déuier.
Soustenez donc un petit ma querele:
Me supportant, si quelcun m'en querele
Trop aigrement, & de moy fait la mocque,
Mocquez uous tiens, quand uostre fille on mocque.
Excusez la, car uous l'auez nourrie
En ses plaisirs, luy causans mocquerie,
Prenant à grè, si ie uous ay reprins :
Oyseau fleutant, dit ce qu'il ha aprins.

DIZAIN INSTRVCTIF.

Estudier doyuent peres & meres
Bien chastier leurs enfans, en ieunesse:
S'ilz ne le font, ilz les uoyent en miseres,
Les accusant, de nuysante simplesse.

Laisser nè faut l'enfant nè en soupplesse
Tailler les faulx agiles qu'il peut faire.
Car s'il cognoit liberté uoluntaire,
Il se pourra en sautant outrager :
Beaucoup mieulx uaut de ses folies le traire,
Qu'à son uouloir le souffrir dommager.

12

CINQUIESME ELEGIE,

des pere & mere respondans
à leur fille.

IL semble bien (ô fille débauchee)
A ton escrit, que tu es moult fachee.
Et pour certain, à bien peser la lettre,
Occasion as plus grande de l'estre :
Car l'on cognoist la tienne ingratitude,
En la lisant, & ton legier estude.
Il t'est aduis (ton escrit le tesmoigne)
Qu'auons estè cause de ta uergongne,
Pour t'auoir fait en bontè paternelle,
Conioinctement à douceur maternelle,
Tous les faueurs & cordialitez,
Bons traictemens, secours, humanitez,
Qu'un pere doulx, & une mere aussi,
A leurs enfans doyuent sans cas, ne si.
Et nous uoyons, que pour la recompense
Ingratement accuser tu nous pense.
Est ce le bien que de nous as receu ?
Qu'apres t'auoir engendrè & conceu,
Ie t'ay portè, moy ta dolente mere,
Neuf moys entiers en peine tres amere ?

Voyre si grand, qu'à dire est impossible.
Et n'est à toy aucunement possible.
Autant pour nous en faire ou supporter.
Auise donc qui t'ha fait inuenter
Les mal comprins propoz, desquelz tu use :
En grands erreurs damnablement t'amuse.
  Ouse tu bien ingrate malheureuse
Leuer le front, la langue dangereuse,
Redarguans par argumens confus
Tes geniteurs, qui n'ont fait le refus
T'alimenter, conduire, & gouuerner,
Entretenir, coucher, leuer, torner
Es premiers ans de ton eage enfantin :
Fut nuit, fut iour, fut de soir ou matin ?
Combien de fois as tu rompu les somnes
A nous tous deux, oyans tes crys & sonnes ?
Combien de fois auons estez transys
Quand te uoyons en tormens excessifs ?
Combien de fois marrys, & soucieux
Sommes estez, leuant les yeux aux cieux,
Pour demander à Dieu soulagement
De tes trauaux ? & bien estrangement
Tu t'en souuiens, reiettant ton malheur
Sur ceux, lesquels n'on receut que douleur,
Trauaux, labeurs, soucis, dure fortune,
Pour t'aduancer, & getter d'infortune ?
Et maintenant pour nous recompenser,
Tout ton effort emplie à nous tenser.
  Que dira Dieu, maudicte reprouuee,
Deuant lequel est ta faute prouuee ?
  Si Phraates son pere Orond tua
Des Partes roy, plus ne s'euertua

A soy monstrer ingrat, mescognoissant,
Que tu as fait, par escripts nous tensant,
En estimant faire beau uaisselage.
Pompilius, qui par le beau langage
De Cicero, des eloquens le pere,
Fut défendu d'un mortel impropere,
Ingratement Cicero meit à mort,
Sans du bienfait auoir aucun remort.
Et Darius, par son pere fait roy
Indulgemment, prins d'un grand desarroy,
Malignement conspira le tuer,
Son souuenir cerchant destituer,
Tarpeya qu'en honneur l'on extolle,
Feit par moyen uaincre le Capitole
A Tatius des Sabins roy puissant,
Et le maintint quelque temps florissant,
Qui puis apres de ce n'estant record,
La trucider & meurtrir fut d'accord.
  Tous ces ingrats, ne sont déraisonnables
Plus que tu es, ny beaucoup plus damnables.
Ilz sont estez auant la cognoissance
Du uray chemin, & lumineuse Essence :
Et tu sais bien la loy sincere unique,
Te defendant ingratitude inique.
  Dieu tout puissant aucun commandement
Ne nous ha fait, duquel euidemment
Nous receuions recompense fecunde,
Fors d'honnorer pere & mere, en ce monde :
En quoy faisant (contre mort que tous terre).
Nous a promis longue uie sur terre.
Les autres sont remis soubs esperance,
Auec foy, & charitable offrance.

Ces poincts pourront et deuront bien suffire
A te matter, & tes propos dessire,
Les commuant en uraye mansuetude
Enuers iceux, ausquelz te rens si rude :
Et sagement ta folie recongnoistre,
Te suadant par tant te mescongnoistre,
Esguillonner par accusation
Ceux qui besoing n'ont d'excusation :
Car pour certain quand sur eux tu t'excuse
De plus en plus, toy mesme tu t'accuse.
Premierement pour du tout confuter
Tes fols obiects, & tes dicts refuter :
Si nous t'auons liberale tenue
Tu es a nous de tant plus en tenue :
Et beaucoup plus que par timiditè
Si nous t'auions libertè limitè,
Si nous t'auions tenue ferme et ferree
Par grands regrets fusse desesperee,
Ou bien (si Dieu ne t'en eust preseruè)
Iusques à mort desespoir t'eut greuè,
Bien nous t'auons laschè immoderement,
Mais tu as prins lasche immoderement,
Dissimulant tes pensemens secrets
Pour accomplir tes comprins indiscrets :
Car bien souuent simulee faintise
T'ha enhortè cheminer à l'Eglise :
Où nous pensions que feroys oraison
Deuotement à Dieu, selon raison,
Pour ta ieunesse à uertu esmouuoir,
Et t'inspirer en ce faire deuoir :
Te retirant de uanitè pompeuse :
Et tu as fait tout le contre en trompeuse,

Car ton regard as tornè par œillades,
Escharguettant les faisans pourmenades;
Lesquelz as mis en damnables perilz,
Par tes attraicts, & dangereux soubris.
De ces soubris, pensee est pullulee
Ayant getté le cœur à la uolee:
Pour entamer soubz propoz amoureux
Enhortemens à uice fauoreux.
Souffri auons que tu as fait emprise
Aulcunes fois, non pour la conuoitise
Que nous celoys interieurement,
Las quantesfoys exterieurement
T'avons monstrè par dictz & par exemple
Le bien du bien, & le mal du mal ample?
Combien t'auons doulcement fait entendre,
Que fille à bien tendant, ne doibt attendre
Peracheuer le seul commencement
D'un fol propoz, commencé doulcement?
Veu que prester l'aureille beneuole
Au commencer de parolle friuole,
Gaigne le cœur, pour attendre la fin,
Là est trompè le cœur, quoy qu'il soit fin :
Et signamment de pauure simple fille,
A deceuoir plus soudaine, qu'abille.
Si des habitz t'auons donné largesse,
Nous esperions de toy telle sagesse,
Que d'autant plus humble t'en monstreroye :
Et par orgueil ne t'en esleueroye :
Voire doubtions, que si n'estoye uestue
Honnestement, bien tant seroys testue
D'abandonner ton corps pour le parer :
Que nous feroit en deuil desesperer.

Quand à tes fars, pauure fille abusèe,
Tu les nous as cachè comme rusee :
Nous affermant estre eaue sans fallace,
Pour nettoyer macules de ta face.
Ainsi nous a ta grand malignitè
Tous deux deceus, monstrans benignitè,
Qui n'auons fait chose que naturelle,
Te nourrissant tendrement sans querelle.
Nature ueult, induit, uoire contraint
Tous animaulx, suyure par uoye & train,
Pour soustenir, nourrir, garder, defendre
Ce qu'ilz ont mis au monde, sans mesprendre.
Mespris n'auons doncques t'ayans nourrie
Bien tendrement, & doulcement cherie.
Nostre dehu auons en toy perfait,
Mescongneu l'as de uouloir imperfait :
Mescongnoissant combien nous as costè.
Torne tes plains doncques d'autre costè,
En confessant que de toy uient l'offense,
De laquelle as sur nous cerchè defense.

DIZAIN INSTRVCTIF.

Enfans malings blasmans peres & meres,
Sur eux gettant uoz forfaicts cauteleux,
Changez uos cœurs & uos facons seueres,
Plus contre iceux ne soyez arceleux,
Recongnoissez uos espritz cauteleux,
Vous excitans contre la loy diuine
A mespriser par faict, parolle, ou mine,
Ceulx que deuez en tous temps uenerer :
L'enfant ne peult uiure par long termine,
Qui ne prend soing pere & mere honnorer.

13

SIXIEME ELEGIE DE LA

belle fille aux amoureux l'a-
yans seduicte.

MVguetz amans, ausquelx ceste i'enuoye,
Soubz triste espoir qui la meine & conuoye :
Ne desdaignez entendre les clameurs,
Les cris, les plains, les propoz & rumeurs
De moy qui suis dicte La Belle Fille,
Pour qui desia desespoir corde file
Secretement, prest me precipiter,
Si Dieu puissant tost n'y uient resister.
Ne desdaignez d'entendre sans discorde,
La fin suyuant ce mien piteux exorde.
Estre ne peult l'exorde fort ioyeux,
D'un narratif trop melancolieux.
Ne dedaignez ouyr celle en tristesse,
Qu'avez ouy tant souuent en liesse.
Chanter ne ueult musicale armonie,
Mais chans remplis de sa querimonie.
Cy ne uerrez dictiers de rhetorique,
Desquelz usoit, ains Christ melancolique.
  Cy ne lirez mes aduertissemens,
De folle amour les diuertissemens
D'honnestetè causans mon infortune,
Presentement, que trop mal me fortune.
  Cy n'entendrez les demandes d'aubades,
Voltigemens, dances, faulx, ou gambades,
Pourmenemens, ou causement prolixe
En uolupté, stimule de malice :

De tous ces poinctz presentement n'ay cure,
Veu que le train d'iceulx mon mal procure.
Mais uous lirez (possible non sans larmes)
Les furieux & assidus alarmes
Que ie receoys, de triste aduersitè
D'auoir perdu fleur de uirginitè.
Cy uous saurez le mal qu'auez causè,
Par uos fins tours, & vostre doulx causè.
Cy cognoistrez que m'auez laissè blasme
Que uous reprent, & comme moy uous blasme.
Cy conceurez les subornations
Que causeront brief uoz damnations,
Si ne changez uostre uie deprauee
Asses congneue, & de tous reprouuee.
  Vous ne sauriez excuse rencontrer,
Pour confuter ce que ueulx demonstrer.
Demonstrer ueulx & prouuer tout ensemble
Qu'auez basty l'ennui qu'au cœur i'assemble.
  O seducteurs, reuestus de faintise,
Dissimulans une affaitee sottise,
Depuis le temps que uous donnay acces
A deuiser i'ay congneu le succes
Entierement de uoz intentions
Fondez sur dolz & toutes fictions.
Bien uous auez comme presumptueux,
Par tant osè en terme sumptueux,
De me donner promesse d'apparence,
Me suadant prendre quelque esperance
D'honnestetè en uostre compaignee
Et de uertu uous m'auez esloignee.
  Vous commenciez uoz propos tant lassifz
(Comme sembloit) sur quelque honneur assis :

Mais les moyens & la fin ne tendoyent
Qu'à deceuoir, & à ce pretendoyent :
Car uos subtilz & paliez langages
Me fabriquoyent de uoluptè les gages.
De uoluptè, sont les gages premiers,
Tous deshonneurs, & blasmes coustumiers.
Finablement, s'elle n'est delaissee,
Perdition s'y retrouue enlassée
Et de pres suyt tardiue repentance,
Que iour & nuict pauures repentans, tence.
Par uoz propos suis estè circunduite
Tacitement, moins apres assez duite
Pour euiter uos comprins cauteleux.
Las quantes fois uoz dictiers fabuleux
M'ont fait ueiller à la porte ou fenestre,
Bien longuement, pour en moy faire naistre
Vn appetit mondain desordonnè,
Pour obtenir mon corps abandonnè.
Oncqu'Vllysses n'eut la facunde telle
A deceuoir : ny la si grand cautelle
Theopompus Lacedemonien,
Qui eschappa d'industrieux moyen,
Vne prison forte, noire & obscure,
Ne fut plus fin que uous, quand preniez cure
A conciter par escript, ou parolle,
Cœur feminin, sans maistre, ou conterole.
Combien de fois à l'insceu de mon pere,
(En mesprisant la défense ma mere)
A tout azard, soubs nocturne commise,
Me suis leuee en ma pure chemise,
Oyant sonner reclains, & haultz siffletz ?
Dont quelques fois i'en ay receu soufflets

Bien iustement : car fille sage & ferme
Ne doit saillir apres la porte ferme.
Si ne pouuiez parler en telle guise,
Vous m'attendiez bien souuent à l'Eglise :
Où par regars de dissolution
Changè m'auez bonne deuotion :
A d'autres fois uoz escripts & messages,
M'ont attirè en dangereux passages :
Desquelz n'auois, ô chetiue deceüe,
Moyen trouuè une opportune issue.
Consequemment pour uous demonstrer graues
Et de grans lieux, auez prins habits braues,
De trop grands frais, & comme lon m'ha dit
Tant par emprumpt, que suppliè credit.
A d'autres fois auez gaignè tesmoins,
Qu'à uous loüer ne mensongeoyent pas moins
En recitant uoz ualeurs, uoz richesses,
Et soustenoyent que meritiez duchesses.
Bref Narcisus de beautè elegant
Ne fut iamais tant que uous arrogant,
Quoy qu'un chascun dedaignoit pour sa forme.
Et Missenus en superbe conforme,
Qui bien ousa par son hault trompeter
Les dieux Marins uainement irriter.
Oncque Apion grammairien antique,
Qui s'estimoit de sauoir autentique,
Iusques à ce, que de rendre immortel
Celuy qu'auroit ses œuures : ne fut tel
Menecrates medecin tant superbe,
Qui pour guerir de quelque mal acerbe,
Estoit content, si ses maladieux
Se confessoyent ses serfs, comme des dieux,

Encor ne ueulx Maximinus taiser,
Qui se faisoit les pieds & mains baiser,
Arrogamment, par de grands senateurs.
Et d'autres tant d'orgueil emulateurs,
En mains escripts, citez & memorez
Ne sont estez plus que uous efferez :
A quantes fois uous allez par la uoye
Apparemment, afin que l'on uous uoye :
Pour puis apres surprendre au dépourueu
De bon conseil, celle que uous ha ueu.
Absolument, par telles entrefaites
Tous deprauez de peché, peché faites :
Car par orgueil en si rogue apparence,
. . . .
Et conferant uoz propos oultrageux
Les supprimez, quoy qu'ilz soyent courageux.
Ce n'est pas tout, ains pour mieux paruenir
Et prouocquer un plus long souuenir :
Vous ne craignez ouurir bource abandon,
Appauurissant uostre pouuoir, par don.
Puis quand c'est fait, & tout avez perdu,
Chascun de uous se retire esperdu.
Et non contens de l'offence premiere,
Vous democquez par faceon coustumiere
Mes ieux, mes ris, mes emprinses, mes tours,
Mes pourmenes, mes acces, mes atours :
Velà que i'ay pour recompense d'hayne
Auoir aymè uostre faceon mondaine.
Velà comment ieunes filles seront,
Qui comme moy, à uous s'amuseront.
O pouures gens, subtils, rusez & mistes
Trop effrontez, non moins scorpionistes,

Qu'auez uous fait, ma ruine cerchans ?
Ouseriez uous nier qu'estes meschans ?
De conspirer, & attempter de fait
Pour ruiner l'œuure de Dieu bien fait ?
De Dieu receu i'ay une ame bien faite,
Et uous l'auez par uil pechè defaite.
De Dieu i'auois un salutaire instinct,
Bien seurement de uoluptè distinct,
Et uous m'auez, par uostre outrecuidance,
Loing éloignè de moy, sa prouidence.
Nature auoit monstrè le sien sauoir
A me former quant au corps, de pouuoir :
Auec raison & dame cognoissance,
Depuis le iour qu'au monde prins essence :
Bien suffisante, à estre uertueuse,
Belle sans per, en rien deffectueuse,
Et uous auez par sort fallacieux,
Tout renuersè en chemin uicieux.
De pere & mere auoys eu la doctrine
Telle qu'il faut, de celuy qu'endoctrine
Les siens enfans, pour les rendre à salut :
Et uous auez de moy tout dissolut.
Si que ie puis dire sans menterie,
Qu'auez brassè la uaine mocquerie
Qu'on fait de moy. Aduisez donc comment
Vous me donrez confort presentement.
Puisque m'auez surprinse à desraison,
Vous me deuez conforter par raison.

DIZAIN INSTRVCTIF.

Vice à uertu est grandement contraire,
Si les prenez chascun en son essence,

Mais si peult on, en tirer & distraire
Chose en effect, esgale de puissance,
Vertu s'accroit par uiue congnoissance,
Semblablement lon uoit que uice graue
De plus en plus, estant preschè, s'aggraue :
Ainsi en prent aux bons & uicieux,
Le uicieux congneu plus se depraue :
Le bon se rend de tant plus uertueux.

14

SEPTIESME ELEGIE

des amans respondans à la belle fille.

SI par beaux dictz, ou picque satyrique,
Si par chans doulx, ou armonie lyrique,
L'esprit humain l'homme peut esmouuoir,
O belle fille, assez fait as deuoir,
Pour commouoir, uoire impatiemment
Cœur endurcy, plus que nul diamant.
Assez tu as inuehy sans clemence
Encontre nous, par aigre uehemence
Ton proposer : tes termes phalerez,
En rhetorique, asses bien colorez,
Mouuent beaucoup, en sentence diserte :
Et bien appert que tu parle à la certe.
Besoin n'estoit d'un patrocinateur
Pour de tes plains estre buccinateur.
Suffisamment tu te scays emplier
A declamer, & tes maulx deplier.
  Mais nonobstant qui semble à ton bien dire
Qu'on ne scauroit y trouuer à redire,

Et que tu as bien support merité
En recitant (comme dis) uerité :
Mesme de nous, nous alleguant autheurs
De ton meffait, & les seulz promoteurs :
Nous te pouuons neanmoins compulser
Par mains obiectz, urgens à repulser
Tes argumens, que crois persuasifz
Que nous rendrons enfin dissuasifz.
Isocrates scauant Athenien,
Ne te feroit (s'y te semble) orant'rien :
Encore moins le docte Hyperides,
Ou le subtil orateur Demades.
Mais tout comprins, nous auons la response
A tous les poinctz, dont fault que le front fronce.
Rien tu n'as dict en arrogant proëme
Que reietter lon ne puisse à toy mesme.
Premierement tu fais un grand discourt
De tes plaisirs. Or pour le faire court
Si tant de faictz tu as à plaisir prins,
Nul sinon toy, en doibt estre reprins.
Aulcun plaisir du cœur lon en peult traire,
En premier lieu, qui ne soit uoluntaire,
Et uolontè uient de libre pensee.
Voluntè n'est, dont s'elle est efforcee :
Par consequent, qui au meffait consent
Iniure, ou dol, d'aultre que luy ne sent.
Nyer ne peux que tu n'aye assentu
A tes plaisirs : parquoy si resentu
Tu as apres d'iceulx dommage & perte,
Tu en es cause, en consequence aperte.
Reprens toy donc, en tes legiers propoz
Pour tes forfaictz : & nous laisse à repoz.

Si ces raisons ton simple entendement
N'ont contentè, entens abondamment
Ce que pour uray dirons par le menu,
Où nostre droit sera mieulx soustenu.
Tu nous reprens & redargue fort
Tendant quasi à un tacit effort :
Et sembleroit (entendant tes regretz
Par trop haultains, rigoreux & aigretz)
Qu'oultre ton gré, nous t'auons diuerty
Du bon chemin, & à mal conuerty.
Mais qui t'ha meu tant de foys te parer
Popinement ? & de t'equiparer
Soit en parler, habitz, marcher, ou mine,
A celle qui par dessus toy domine :
Si de beaultè tu as estè doüee,
Il t'est advis qu'en doibs estre louee,
Ainsi comme si tu l'auoys acquise,
Ou par ualeur & ta uertu conquise,
Sans pourpenser, que telz dons naturelz
Ne sont acquis de pouuoirs temporelz,
Dieu les envoye & benigne Nature,
Se demonstrans puissans en leur facture,
Et de ses dons folle dispensatrice,
As mal usè, t'en disant la tutrice:
A quoy as tu appliquè tes regardz,
Si non pour nous mouuoir de prendre esgardz
Aux insconstans signes de ta pensee,
De bon uouloir & prudence laissee,
Nous incitant conspirer sans uergongne,
Ce que ton œuil nous annunce & tesmoingne ?
Par tes regardz hardis, desordonnez,
A t'approcher nous fusmes adonnez :

Et puis soudain estans pres toy assis,
Sans aduiser si nous estions rassis,
Ou euolez, saiges, ou imprudens,
Bons, ou mauluais, refroidis, ou ardens :
Plusieurs propoz fut de bon ou uolee
Nous as tenu, comme sotte euolee,
Et presumoys de iugement intime
Que nous faisions de ton causer extime.
Il est bien uray, en la tienne presence,
Mais tots apres t'en mocquions en absence.
Fille ne peult estre fort reputee,
S'y de iaser se demonstre usitee.
Plus seurement se treuue en l'inuentaire
De bon renom, quand elle se scait taire.
Si nous t'auons donné dances, sornettes,
Aubades, tours, chansons, & chansonnettes,
Dons, & presens, de coustange & gros pris,
En deuons nous pourtant estre repris?
Tu as estè par ton abusion
De nos meschièfz la seule occasion :
Car pour t'auoir de nos pouuoirs biensfaictz,
Nous resentons comme quazi defaictz.
Oultre passant nous pensans recreer,
Si prins auons habitz pour t'agreer :
Nous maintenant muguetz, propres, & mistes :
Fault il pourtant nous dire chatemites,
Simulateurs, deceuans, abuseurs,
Ou seducteurs trop en noz abus seurs ?
Tout auons fait seulement pour te plaire,
Blasmer ne fault ceulx, qui tachent complaire.
Si nous auons demeurè iour & nuyt
En t'escoutant, plus en auons d'ennuy

Que de soulas, car tepide froidure
Nous en à fait grinser dens sur la dure.
Et si tu as pere & mere trahy,
Ou les ayant par ce desobey :
Il appert bien, que nous n'y auons culpe,
Parquoy conuient que toy mesme t'enculpe.
Tu nous as fait comme fait l'oyseleur :
Ou bien comment le brigandin uoleur,
Qui tous deux font reclaims, & doulces suytes
Pour paruenir enfin à leurs poursuytes,
Entrefuyant bien doulcement leur proye
Pour l'amuser, & qu'à eulx on se croye :
L'un prent l'oyseau affin s'en recreer,
L'autre poursuit l'homme pour le tuer :
Ainsi as fait, tu n'as estè rebource,
Pour esmouuoir la doulceur de la bource :
Et puis apres quand tout est dependu,
De nous tiens conte, autant que d'un pendu.
Et qu'est le pis, par grand seueritè,
De cœur selon, non sans temeritè,
Tu prens plaisir à remettre la charge
Sur nous qu'avons en tout bonne descharge.
Descharge toy donc si tu es chargee,
Du fait duquel cerche la dechargee,
Besoing n'auons, nous rendre dechargez
De ton deffault, duquel nous as chargez.
Finablement tant plus nous chargeras :
Et de tant moins tu te dechargeras.

DIZAIN INSTRVCTIF.

Iamais ne fut dict sans bonne raison,
Celer son faict est meilleur que le dire :

Car qui le faict scauoir par deraison,
De plus en plus lon y treuue à redire :
Aussi ne fault de personne mesdire
Pour soy purger, ou iacter uainement,
Où il ensuyt quasi soudainement,
Le reuancher de celuy que l'on blasme :
Se deffendant du tout tant sainement,
Que le blasmant n'en remporte que blasme.

15

HVICTIESME, ET DERRIERE

Elegie de la belle fille, en forme de Monologue : reduisant le sens des precedentes par Epilogue.

LE cœur dolent d'une personne triste,
Cerchant confort, qui se plaint & contriste,
Est beaucoup plus iustement contristè,
Quand pour son duëil, aucun ne uoid tristè.
Plaindre le mal de personne qu'endure
Soulage fort la peine que luy dure.
Mais le torment est malement durant,
Quand aucun n'ha pitiè de l'endurant.
  Dire ie puis cecy bien esprouuee,
Veu que de tous ie me uois reprouuee.
I'ay sur plusieurs mis exprobration,
Que m'ha tornè à reprobation.
Ceulx que pensoye auoir pour reconfort,
M'ont deboutè subiette à deconfort.
De ceux lesquelz mé pensois confortee,
Retourneray du tout deconfortee.

I'ay fait deuoir, bien au long m'encercher
Comment, de qui, pourrois ayde approcher,
Pour obtenir excuse purgatoire,
Du moins support en cause peremptoire:
Et i'ay trouvè toute accusation
Encontre moy par refutation,
Où ie congnois sans doubter, que l'offence
Ne sert iamais aux pechans de defence.
Asseurément le propre de pechè
N'est que de rendre un pecheur empeschè.
Et par ce poinct chacun peut cy comprendre,
Loz de uertu, & blasme de mesprendre.
  Advis m'estoit, & me tenois fort seure,
En simple espoir, que folz mondains asseure,
Ie trouuerois en nature bien briefs :
Soulagement de mes doloreux griefs :
Pour d'elle auoir receu les eguillons,
M'ayant contraint suyure les torbillons
De uoluptè ; mais sans prendre aduocas,
Bien promptement elle ha comprins mon cas.
Tout puis apres ha mes propoz confus,
Discretement faisant de moy refus.
Car souhaitant beautè demesuree
Certainement me suis deuanturee.
I'ay puis apres ousè rendre impropere
Trop simplement uoire à mon propre pere,
Ma mere aussi i'ai declarè coulpable,
. . . .
Le bien à mal, le mal à bien tornant,
Et ueritè soubs mensonge tenant.
Quoy qu'un menteur à tous propoz mensonge,
Veritè uoid tous temps uaincre mensonge.

I'ay oubliè par ingrate memoire,
Ce que uertu fait reluyre & memoire.
C'est pour le moins de bon esprit apprendre
Soy souuenir d'un bien qu'on ne peut rendre.
Nous ne saurions pour pere & mere faire
Ce que pour nous ilz ont uoulu parfaire.
Ce n'est donc pas rendu le reciproque
Quand un enfant à courroux les prouoque,
Les contemnant, ou prenant de rigueur,
Veu que pour luy ont uescu en langueur.
De tous ces pointz, qu'à present ie racompte
Bien à noter ie n'ay pas fait grand compte.
Que me fera reproche & uergongne ample :
Mais pour le moins ie seruiray d'exemple.
Exemple doit prendre un chacun à moy,
Que iustement me retreuue en esmoy.
Les amoureux subsecutiuement
I'ay reprochè assez subtilement :
En les taxant & reprenant si fort,
Qu'aduis m'estoit d'auoir gaignè le fort.
Mais tout n'est rien, ilz m'ont bien respondu,
Et mon parler puissamment confondu :
Redarguant par uehemence uiue.
M'ont mis auant sans flatterie subtiue.
Et tant s'en faut qu'ilz m'ayent excusè,
Car un chascun d'iceux m'ha accusè,
Tout patemment, maintenans pour certain
Que pauuretè les ha par moy attaint :
Ayant fonsè en habits & uesture,
De grands deniers, non sans griefue iacture,
Tendant à fin seulement de complaire
A mes desirs, que me doit bien desplaire,

Puis que congnois les miens mondains plaisirs
Tous eschangez, en duëil & desplaisirs,
M'ayans rendue iustement desplaisante
Enuers tous ceux ausquelz i'estois plaisante,
Triste est celuy qui peine afin qu'il plaise,
Quand rien ne peut faire que ne desplaise.
Velà comment ie me uois repoulsee
De tous confors, en tristesse poulsee.
Velà comment presumptuositè
Conduit les siens, par curiositè.
Velà les pointz, articles & parcelles,
Que bien noter doyuent tous ceux & celles,
Qu'arrogamment par trop s'estimeront
Et folement auoir presumeront.
Les dons de foy, que Dieu leur ha donnè :
Car promptement qu'ilz l'ont abandonnè,
Ne referant à luy ses dons & graces,
Soudainement tumberont en disgraces :
Voire en danger de perdre entierement
Ce que de Dieu ilz ont premierement.
A Dieu conuient tous ses biens referer,
Quand par bontè les nous ueult conferer :
Luy remettant d'iceux le seul regime,
Sans presumer nostre puissance infime,
Iusques à ce que nous croyons sauoir
Bien gouuerner, sans auoir le pouuoir.
Ce qu'est de Dieu, à Dieu rendre conuient :
Vertu de Dieu, & de nous, uice uient.
Ainsi n'ay fait, dont pour auancement
I'ay aperceu groz desauancement.
Iugee me suis comme fort temeraire
De ma beautè dame proprietaire :

Voire qu'est plus, que de moy l'avoye quise,
Et proprement par mes moyens conquise :
Me pouruentant bien auoir la puissance,
La defenser contre toute nuisance,
Sans inuoquer mon Dieu pour la ranger,
Et contre assaux ueneriques uenger.
Mais i'en ay fait comme ces fantastiques
Qui leurs sauoirs pensent tant autentiques,
Qu'ilz cuydent bien sans Dieu pour auteur prendre,
Tous ses secrets, du bas en haut comprendre,
Et bien souuent telle audace prenans,
Tombent confus, comme fols apprenans.
Ce n'est le tout de faire grande emprinse
Mais c'est beaucoup, quand elle est bien comprinse.
La fin sera bonne de tous comprins,
Que selon Dieu se trouueront comprins.
Ie ne fay plus chose pour me saoler
Fors que i'ay tort par tant me desoler :
Puisqu'en moy i'ay la consolation
De mon grief duëil, & desolation.
C'est que de Dieu ie me suis esloingnee,
Dieu m'a aussi non sans cause loingnee.
Il me conuient d'autant le raprocher,
En supportant le mondain reprocher :
Car si i'ay Dieu pour mon consolateur,
Crainte n'auray de mondain zelateur
Prenant plaisir plus souuent de medire
Qu'humainement supporter & bien dire.
Asses sera d'auoir en mes deuis
Changè mes mœurs, & reprins bon aduis,
De rendre à Dieu, ce que de Dieu procede.
Luy qui sur tous, & auant tous procede.

DIZAIN INSTRVCTIF.

Qui le bateau entreprent gouuerner,
Sans aduiser les uens & d'eaue le fond :
Lon uoid souuent undes celluy mener,
Le submergeant en vn gouffre profond.
Orgueil ainsi la personne confond
Voulant regir chose mondainement,
Que Dieu puissant donne diuinement :
Puis donc qu'il peult tout perdre & secourir,
Il nous conuient uiuant humainement,
Viure soubz luy, gouuerner & mourir.

FIN DES. 8. ELEGIES, LE LOZ A DIEV.



16

INSTRVCTION AVX IEVNES PVcelles : par frere Matthieu de Masso Lyonnois, commandeur de Sainct Iean de Ierusalem, à Bezanson, &c.

SI de Cupido le brandon,
A le seruir uoz cœurs enflame :
Subitement pensez à l'ame,
Devant que uous mettre à bandon.
Le corps & l'ame c'est grand don,
On ne peult l'un sans l'aultre ouffrir.
Pour garder les deux de souffrir,
Fuyez l'occasion du uice,
Et consentez plustost mourir
Que de uenir à malefice.

17

LE MESME AVX SVSDICTES.

OYsiueté de uolupté nourrice,
Cause à la chair & l'esprit mains discordz,
Quand trop long temps elle est dominatrice,
A son plaisir, de ce fragile corps.
De uoz maisons chassez la toutes hors,
Son naturel est de complaire au monde.
Le monde en tout à l'ennemy se fonde,
Voyez comment elle oste à Dieu ses droitz :
Afin que mieulx la pauure ame confonde,
Elle la fait guerroyer par ces trois.

18

SEPTAIN SVR LA DEVISE

de Ferry Iulyot, tout à loisir.

TOut à loisir, c'est ma deuise,
Pour tout à loisir temps passer.
Qui tout à loisir tout diuise
Il en peult mieulx tout compasser.
Tout à loisir oultrepasser
L'on peult bien de tout deplaisir,
Bien prent faire tout à loisir.



CY EST LA TRADV-
ction du triste uers Latin, composé par Lactance Firmian, sur la mort nostre seigneur IESVCHRIST.



Par ledict Ferry Iulyot.

6.

19

TRADVCTION DU TRISTE
uers latin composè par Lactance Firmian introduisant nostre seigneur IESVCHRIST parlant en croix, commenceant
Quisquis ades, &c.

QVi que tu soys, marchant parmi ce temple,
Arreste un peu, & l'innocent contemple,
Ayant souffert mortelle passion
Pour ton pechè et ta compassion.
Ie suis celluy qu'ayant pitiè des hommes,
Suis uenu cy, pour leurs faultes & sommes.
Aduise moy, & me cache en ton cœur,
M'y conseruant d'estomach sans rancœur.
Mediateur suys de la paix promise,
Et pardonneur de l'offense commise :
Du hault en bas restituant lumiere,
Et de salut seule image premiere.
Icy ie suis ton repoz et ta uoye,
Redemption qu'à salut te conuoye,
L'enseigne aussi de Dieu puissant insigne,
Qui de ta mort l'extremitè designe.
Pour toy, ta uie & ton fait criminal
Ie suis entrè au uentre uirginal :
Et puis apres homme formè passible,
I'ay endurè mort d'horreur indicible :
N'ayant trouué sur terre oncque repoz,
Mais tous labeurs & oultrageux propoz.
Premierement au pays de Iudee
Ma mere print logis triste abordee,

Où ie nasquis entre deux bestes brutes,
Dessus le foin en creches fort angustes :
Là ie ne tins long temps mon pauure giste,
Mes premiers ans ie uesquis en Egypte
Pour euiter d'Herode les malices.
Depuis reuins en Iudee, où delices
Ie n'ensuyuis, mais ieusnes, pauuretè,
Toute angustie, et dure souffretè,
En excitant humains entendemens
Par mes sermons & admonestemens.
I'ay adioustè à ma saincte doctrine
Miracles beaux, par puissance diuine.
Dont puis apres Ierusalem de rage
Prinse & commue, ennuyeuse en courage,
Contre de moy par sa furie soudaine,
Me feit en croix innocent mourir d'hayne.
Et si failloit les labeurs discourir
Que i'ay souffert, auant que de mourir,
Pense en ton cœur, donne aureilles attentes,
Et si comprens les conseilz, les attantes,
Les trahysons contre moy demenees,
Vendition de mon sang, les menees
D'un de mes gens, son simulè baiser,
Aussi ne faut les battures taiser,
Et les insultz des turbes Iudaiques,
M'iniurians de langues trop iniques,
Les faux tesmoings, l'iniuste iugement
Que feit Pilate, imbut estrangement.
Pense à la croix qu'on posa sur mon doz,
Me supprimant iusqu'à froissement d'os,
Les grandz langueurs & les rudes passees
Iusqu'à la mort par moy souffrant passees.

Estant ainsi à ces trauaux donnè,
Ie fus de tous peinant abandonnè.
Haut éleuè, loing de ma chere mere,
Contemple moy en peine tres amere.
Depuis les piedz iusqu'au chef si tu ueux,
Et tu uerras iadis mes blonds cheueux
De sang cordez, le col pliè & lent,
Estant dessoubs, rouge & sanguinolent,
Mon chef percé d'aspre & poignante espine,
Rendant le sang sur ma bouche diuine,
Mes yeux cernez, où lumiere n'abunde
Ioües blessees, & langue sitibonde,
Que d'amer fiel l'on sert pour son breuaige.
Vois mon piteux et mon pâle uisage :
Mes piedz & mains de groz clouz perforez,
Et tous mes nerfs tendus, forcez, tirez,
La grande playe au costè que ie porte,
Et les tormens que tout mon corps supporte.
Plie les genoux, pense donc à la croix
En larmoyant, confessant qu'en moy crois.
Viens moy cercher par deuot cœur intime
Pour me garder, & mes preceptz d'extime :
En ensuyuant de ma uie les uestiges
Rumine en toy de ma mort les prestiges,
Et les langueurs souffers de gent peruerse,
T'accoustumant endurer chose aduerse.
Sois uigilant à ton propre salut.
Si memorant ces pointz n'es dissolut,
Et tu ressens mes peines par pitiè,
En cœur deuot concite d'amitiè,
Ce te fera de uertu l'éguillon,
Tes ennemys chassant à reculon,

Et marcheras uictorieusement
Portant la palme en guerre heureusement.
Ces monumens par cogitation
Te garderont de prendre affection
En ces amys mondains par trop fragiles,
Encore moins es richesses mobiles,
Où ne seras deceu de ton uiuant,
Mais d'un amour autre lieu poursuyuant
En bonnes mœurs, pour la uie bienheureuse,
Prenant espoir en la peine onereuse,
Repeu seras d'une doulceur celeste,
Contre rigueur mondaine & sa moleste.
Puis apres mort, ton ame par ma grace
I'appelleray, pour aux cieux auoir place.
Là tu feras uoyans sainctes et anges
En lieu de paix, sans quelques maulx estranges.
Où demourras heureux totalement
Auecques moy perpetuellement.





20

ELEGIE DEPRECATIVE

à Dieu le tout puissant, par ledit Iulyot, en faueur des Magnifiques & redoubtez seigneurs, messieurs les gouuerneurs de Bezanson, ayant institué la confrairie à l'honneur du Sainct Suaire, que fut en l'an

M. D. XLIII.

PEre eternel, Roy des roys triumphans,
Entens les plains des chrestiens tes enfans
Qui de cà bas, lieu de calamitè,
Crient aux cieux, à ta sublimitè :

Soy lamentans en piteuse chanson.
Et mesmement ton peuple Bezanson,
Pour le iourdhuy de ta iustice attaint,
Plus amattè que le feu d'eau estaint,
Recourt à toy, pour unique refuge :
Prends en pitie, en rigueur ne le iuge.
 Mortalite le uexe de tel' sorte,
Qui n'est espoir qu'en constance l'assorte
De fermetè, si ta main rigoreuse
Tu ne retiens, de bontè amoureuse.
 Retiens ta main, par ta misericorde,
Pere piteux, las que tu te recorde,
Que ton cher fils ha souffert passion,
Dont tu n'es dit plus le Dieu d'ultion,
Ains de doulceur, exhortant recourir,
Les affligez à toy pour secourir :
Promis nous as que quand affliction
Nous surprendroit, de bonne affection
Crians à toi, tu nous exaulceroys,
Et noz langueurs de bref abaisseroys.
Helas congnois l'angoisseuse amertume
Dont sommes plains : bon Dieu, c'est la coustume
D'un pere doulx ses enfans corriger
Benignement, non trop les affliger.
Un pere doulx, comme tu es tousiours
A ses enfans donne secours tous iours.
 Mortalitè nous uexe repentine,
Guerre n'est loing, & si regne famine.
Pouuoir n'auons soustenir telz alarmes :
Rien n'y s'auons, fors de respandre larmes.
 Vois ta citè Bezanson desolee,
Que ne se peut esperer consolee.

Si non qu'elle ha bonne foy, ferme & stable
Que luy seras de grace secourable :
Nous consolant en nostre urgent affaire
En reuerant le digne sainct suaire.
  Presentement pour guidon le prenons,
Dessoubs lequel seurement nous tenons
A l'aduenir, par ta grande bontè
Bien deffendu contre la cruautè
De mort soudaine : & à toy nostre sire
Deuant celuy, ceste citè de cire
Comme uassaux offrons pour nostre hommage.
Te suppliant nous garder de dommage.
  De ceste mort romps le dard uenimeux
Qui frappe fors, foibles & animeux,
Donne des biens aux pauures indigens :
Et nous deffens de beliiqueuses gens.
Frappe noz cœurs d'un uouloir de bien faire
Tant qu'un chascun en paix puisse parfaire
De ses pechez saine confession,
Par penitence auoir remission :
Et ton amour en cest estat de grace
Puisse acquerir, pour contempler ta face :
Aprez le iour d'extreme adiournement,
Nous annunceant mortel diffiniment :
La speculant en saincte Trinitè,
Comme uoyons la digne humanitè,
De ton cher filz en linge figuree,
Afin sa mort nous soit rememoree :
Nous excitant tous temps auoir memoire
De ceste mort, que nostre uie memore.
Amen.

21

A ANTOINE LVDIN

escuyer, citoyen de Bezanson, son bon amy Ferry Iulyot Salut.

AMy Ludin, des fidelz le sincere,
Le plus certain & meilleur, ie l'assere :
Depuis long temps ie pense, & bien rumine
Ce que tousiours de faire tu m'anime,
C'est de lacher d'asses hardy courage,
Quelque fragment de mon petit ouurage.
Mais i'ay doubté, & encore ie doubte
Modestement, des remordants la routte,
Lesquelz souuent ne regardent l'effect
Auquel pretend celluy qui est affect
De stimuler les lisans passer temps :
Si pour le plus il ne les rend contens.
De contenter chascun pas ne presume,
En mon cerueau seulement ie resume
Trouuer moyens à me rendre seruant
Enuers chascun, doulx & courtois seruant.
Et si ne puis à chascun bien seruir
Iusques ad ce, que de loz deseruir :
Il me suffit, qu'on ayt contentement
De ce que fais pour simple attentement.
Si ie sauroys eliminer ma Muse
Pour exprimer ce que de long temps muse.
Ce que m'ha fait par si long temps musant,
Craintiuement en doubte m'amusant,

Ce n'a esté, fors que la musardie,
Des reprenans : mais quoy que musard die,
Tout à loisir, soubz l'umbre de Faueur,
De bon espoir, bien goustant la faueur,
Ie suis content donner la uoyle aux uens
Pour nauiger : du moins, à tous euens,
Ie puisse encrer, en la mer de Fortune
Mon petit fait : esperant que Neptune
A son endroit, par undes fluctuantes
De fols parler ou de langues bruyantes,
Le mien deuoir, tant, petit qu'il sera,
A bon support, pour port adressera :
Si qu'on dira, ce nouueau nauigant
Est hazardeux, mais il n'est arrogant.
Semblablement i'ay uoulu ruminer
Ce qu'il t'a pleu souuent determiner
Sur le tien fait & ioyeux exercice
De bon esprit, par uertus, loing de uice.
Tu as doubtè, encore fais doubtance,
Si tu seras accusè d'inconstance,
Pour t'azarder, quasi iournellement
A diuers faictz ingenieusement :
Car non portant que tu ne donne alarmes,
Tu fais forger & confabriquer armes,
Non seulement en lames, ou escailles,
Mais brauement tu fais estamper mailles.
Tu scays aussi par ta dexteritè
De tous bastons, le fort, l'austeritè.
Ce n'est pas tout, ains de bonne industrie
Lignes & poinctz tiens en geometrie :
En pouriectant fondemens, plattes formes,
Et bastimens de fort louables formes :

De bien en mieulx pour exciter t'aymer,
Puis quelque temps entreprens d'imprimer,
Dieu te le doint, pour peracheuement
De tes comprins, plus tost que briefuement.
Quel est celluy pour sur ce te respondre,
Qui te uouldroit en telz uertus confondre ?
Quel est celuy, par tant presumptueux,
Te reputant aultre qu'industrieux,
De tant de faictz entreprendre à ton chief,
Les acheuant par honneur, sans meschief,
Et sans escrîptz, compte ny formulaire,
Pour de telz faictz d'aulcun avoir salaire ?
Où l'on congnoit genuine noblesse
De tes maieurs, qu'en toy ne prent foiblesse :
Mais doublement croist de cœur beneuole,
Sans t'affecter à richesse friuole,
Que ueulx tu plus au monde conspirer
Fors tel renom que ne peult empirer ?
Vault il pas mieulx estre laborieux
Et à telz faictz honnestes curieux,
Qu'aneantir à paresseux repoz,
Rendant l'esprit tepide & indispoz ?
Finablement pour ta doubte resouldre,
A brief parler toi-mesme la peux souldre :
C'est qu'en tes faictz bien merite louange :
Quand celluy n'est qui les taxe ou calange.

22

EPISTRE A HONNESTE FEMme, Dame Anne Turgis, femme de noble homme Berthin de Valimberg, maistre des monnoyes à Bezanson.

SAnté, cent ans (ma dame ma commere)
Dieu, pour salut, uous ottroye & sa mere.
Autant en dis, sans le salut partir,
D'un bien bon cœur à uostre aymè party :
Sans oblier la petite mesgnee.
Où lon uous uoid bien mere tesmoingnee,
L'omnipotent uous doint la uoir florir
En tout bon heur, auant que de mourir,
Tant & si loing, que depuis le deuxieme
Nombrer puissies d'hors en hors le neufieme,
A ce iourdhuy i'ay prins plume en la main,
Vous merciant tous deux de cœur humain,
Tant de plaisirs, & cordialz secours,
Que m'auez fait, es fortunez decours
Par cy deuant de ma necessitè.
Le souuenir pour huy, m'a incitè
Quand ie ne puis aultrement recongnoistre,
Vostre renom faire en mes vers congnoistre,
Qu'asses congneu par uoz graces benignes.
Demeurera, en tout temps pour insignes,

Lequel ie dis, & trouve tant exquis,
Que pour mary auez eu un Marquis,
Marquis ie dis de surnom, & confesse
Que bien ualoit un Marquis par adresse :
Mais dure mort en son eage amyable
Le uous ousta, Dieu luy soit piteable.
Depuis gardant entiere renommee
Auez vescu ieune uefue extimee,
Iusques ad ce, que par tout fault qu'on oye
Qu'auez gaignè un maistre de monnoye,
Vostre party, uostre mary second,
Graue, loyal, uertueux & facond,
Par qui auez de tresor manience.
Que uoudriez uous pour meilleure aliance ?
Reformider n'à uallee, plain, ny mont,
Natif de Quiers, bonne uille en Piedmont,
Vous est uenu cercher pour sa partie
A Bezanson, où la monnoye bastie
De nostre temps, fut copieusement
Par nouueautè, soubz luy premierement,
L'an qu'on disoit mil cinq cens trente sept :
En rien ne mens, un chascun sait que c'est.
•Quant au premier (comme desia i'ay dit)
Bien il ualoit un Marquis en credit.
De ce Marquis auez une Marquise
Premier enfant de uous, nommee Louyse :
De telz uertus, qu'en porte tesmoignage
Le sien espoux, tant graue personnage,
Autant expert en art de medecine
Que le requiert la censure Apolline :
Vostre beau fils monsieur de Casana,
Qu'en tous ses meurs chose à reprendre n'ha,

Non seulement en sa profession
Il est exquis, & seur en action :
Et de tous ars, sait differer & dire
Tant doctement qu'on n'y trouue à redire.
Quant au predict mary second, Berthin
De Valimberg, de luy soir & matin
Tel traictement auez, & doulx seruice,
Qui uous maintient, en tous soulas sans uice.
Dieu cognoissant uoz amours mutuez,
Fecundement uous ha constituez
Plusieurs enfans par generation,
Plaisans à ueoir, pour leur perfection.
Si que de luy, lon dit pour abreger,
Qu'il sait enfans, comme monnoye forger.
Que uoudriez uous desirer d'aduantage,
Si ce n'estoit du monde le toutage ?
Que ie ne crois, car uostre charitè
N'est desirer autruy desheritè.
Pour faire fin, Dieu çà bas uous concede
Entierement ce que la crainte excede
D'aduersitè, soit de corps ou de cœur.
Vostre mary sera pour uous uaincueur
De tous deffaulx, puis qu'en monnoye est maistre
Vostre beau fils saura remede mettre
Contre l'insult de griefue maladie.
Ainsi au cœur, & corps lon remedie.
Qui ha santè, & richesse à commande,
Pour cœur & corps ne faut que plus demande.

23

IOYEVSE EPISTRE EN-
uoyee à Noble enfant Luquin de Valimberg, fils desditz Berthin & dame Anne Turgis, Roy des pouletz, au College dudit Bezanson, pour l'an 1556.

ROy tres bening, bienheureux en naissance,
Roy gracieux, roy de pure innocence,
Roy de bonheur, & ioyeuse fortune.
L'omnipotent ta ieunesse fortune,
Pour le salut, qu'un de tes serfs t'enuoye,
Tant qu'une fois Roy par uertu te uoye :
Car si uertu ha de toy le regime,
Domineras non moins qu'un roy sublime.
Et nonobstant que sans lance & heaulme
Tu as conquis ce liberal royaulme,
N'estant fondè sur fatale auarice,
Si tu retiens uertu pour ta nourrice
Elle fera, par son doulx éguillon
Tes ennemys marcher à reculon,
Et tellement, que uainqueur regneras,
Ayant uertu, & sur tous gaigneras.
Souuienne toy du coq uictorieux
Qui t'ha fait Roy triumphant glorieux :
Lequel combien fut beste irraisonnable
Pour gloire auoir, en combat conuenable,

Il ne doubta d'estre par tant greuè,
Qu'en combattant, il eut un œil creuè.
Ce nonobstant perseuerant en gloire
Il feit depuis sa cinquiesme uictoire.
Te demonstrant par gracieux presage
Que si tu es bon, discret, & bien sage,
Tu ne lairras uertu, par monts ou uaulx
A l'aduenir pour quelconques trauaulx.
Ainsi pourras comme ce coq ranger
Ceulx qui uoudront te uaincre ou dommager.
  Suyuant uertu, à Dieu le tout puissant
Donnè seras : apres obeissant
Soigneusement à tes bons pere et mere
Qui maintefois, ont pour toy peine amere :
Lesquelz rendras tous deux de toy contens
Bien employant à l'estude ton temps.
Lors ne faudra doubter pour ton esbat
Monnoye auoir, car ton pere la bat,
Ayant tant bien, suyuant uertu, uescu,
Qu'il ha pour toy necessitè uaincu :
Ta mere aussi, dame tres debonnaire
Ne te faudra d'un' amour ordinaire.
Ilz t'ont desia (comme bons geniteurs)
Mis & rangè, soubs sauans precepteurs,
Qui de uertu te monstreront la trace
Si prudemment & de tant bonne grace
Qui ne tiendra fors à toy seulement,
Si de uertu tu n'has l'accolement.
  Pense en apres, en ton petit cerueau
Sur ces habits qu'on t'ha fait de nouueau,
Non sans grandz frais : & qu'ilz te sont donnez,
Pour tous tes sens rendre un iour adonnez

A batailler victorieusement
Comme ton coq : mais uertueusement.
Fortune t'ha demonstrè doulce face,
Dont il conuient que vertu tout perface
En bien uiuant, & que tu te recole
Que si tu es par un coq, roy d'eschole,
Tu sois ainsi par ta sollicitude
Roy entre ceux, qui suyuront bonne estude.
Dieu le te doint, t'ayant au monde mis,
Pour contenter tes parens & amys.

24

In eundem Luquinum de Valimbertis, eiusdem Ferrici Iulyoti hexastichon.

STrenua pugnacis Regem uictoria galli
Te statuit merito (Parue Luquine) grauem.
Doctiloquos studio docili uenerare magistros,
Quos tibi prudenter praebet uterque parens :
Magnanimum faciet te tandem maxima uirtus,
Quem modo sceptrigerum pugna iocosa facit.

25

VERSION DVDIT
Sizain.

D'Vn coq hardy la feruente uictoire,
Petit Luquin, t'ha fait Roy meritoire.
Estudiant, maistres sauans uenere,
Que t'ont donnez tes prudens pere & mere,
Ainsi uertu te fera magnanime,
Qui par combatz ioyeux sceptre as minime.

26

FACETE EPISTRE EN-
uoyee par le dict Ferry Iulyot estant escholier, à une dame qu'auoit médit de luy.

MAdame physionomiste,
Que tant faictes la chatemite,
Congnoissant les gens au uisage,
Comme si vous esties bien sage,
Vous auez dict, ie le sçay bien,
Depuis ie ne sçay pas combien,
Que le plus glorieux i'estoye
Des escholiers, quand m'y mettoye.
Encore auez dict pis folatre,
Que i'estoye un opiniatre.
Ie uous supplie, hola réueuse,
Coquarde, punaise, morueuse,
Me declairer l'occasion,
Vous mouuant à derision,
Composant blasons de tel sens,
Où de uoz uertus rien ne sens,
Ny ne pourroys oultre sentir,
Si ie m'en uouloys assentir,
Donner ne ueulx consentement
Faire si fol assentement.
Or qui uous fait (dame guenon)
Iargonner sur mon simple nom,
Me congnoissant sans me congnoistre ?
Vous ousez uous bien mescongnoistre,

Iusqu'à ce, que de faire harangue
De uostre serpentine langue,
Contre moy, sans uous auoir fait
Quelque deplaisir ou forfait ?
Iugez uous des gens sans scauoir
Qu'en l'estomach peuuent auoir ?
Ne scauiez uous lors plus que dire,
Quand de moy, uintes à médire ?
Au mirouer n'estiez empeschee,
Vous estiez lors asses leschee.
Car telle chose uous empesche
Plus souuent, qu'un pescheur la pesche.
Lors n'auiez soing fars composer,
Pour uostre tain mieulx disposer :
Afin qu'en retornant la face,
En rides ne feissies grimace.
Lors ne uous fut estè loisir.
De m'imposer nom à plaisir.
Si uoz cheueux blondz, qu'un cremacle,
Qui ne meritent qu'on les racle,
Eussies testonné, ie vous iure
Que uous ne m'eussiez dict iniure.
Car quand au mirouer regardez,
Respondez, si vous langardez ?
Nenny non, car une furie
N'est plus iaffre, sans menterie,
Que uous este decheuelee.
Premier, au front estes pelee :
Mesmement entre les deux yeulx,
Les longs poilz uous y croissent mieulx,
Qu'au menton à l'homme la barbe,
Ou comme au printemps en prez l'herbe.

Sorsilz auez crespes, faroches
Plus espes que la mousse es roches,
Voz deux yeulx larges & profonds,
Estans dessoubz, en obscurs fonds,
Pour certain ne sont moins affreux,
Que sont ceulx d'un taureau iaffreux,
Vous auez un né de mochet
Groz, enfonsé, & à crochet,
Ayant ouuertes les narines,
Comme deux trumpetes marines.
  Cornemusier n'ha bouche enflee,
Plus rougeatre ou ensoufflee
Qu'est la uostre, tant seulement
Si deux pas faictes bellement.
La barbe soubz le né uous croist,
Si le siseau ne la decroist.
Vos dens coustent moult de blanchir,
Et si ne les pouuez gauchir.
Oncques iumens uieilles dentees
N'en portarent de plus gastees.
Vous auez la bouche fendue,
Quasi iusqu'aux ouyes tendue.
Le menton n'est pas à forchette,
Mais correspond à tel bouchette.
Bien pourriez iargonner gru gru,
Ou en phyole manger gru,
Car col auez grand et nerueux.
  Et qu'est ce que dire ie ueulx
De uoz deux aualees tetasses,
Ressemblans deux grandes besasses ?
Que uous cuidez auoir tetins,
Molletz, rondeletz, enfantins.

Si uous alaictez des enfans,
Ie tiens qu'ilz seront triumphans.
Ou si uous deuenes grossiere,
Ilz uous uauldront bien gibeciere,
Car les deux peaulx estans tendues,
Seront grandz bources estendues.
L'estomach & le uentre ensemble,
Vous font beau busque, ce me semble,
Du secret ie n'y touche point,
Sur tant or lieu ne git mon poinct.
Iambes portez par tant refaictes,
Qu'on les extime contrefaictes.
Bien deuez estre soustenue,
Car elles sont d'une uenue.
Les piedz auez poinctus devant
Comme une corbeille ou un uan,
Tant ilz sont groz, larges & trappes,
Qu'il n'y fault plus fors agues grappes,
Et ce seront pattes ursines,
Beaucop plus qu'humaines serines.
A marcher, moins ne semblez lasse
Qu'une asnesse, qu'on meine en lasse.
Derrier n'estes moins contrefaicte,
Comme deuant, beaucop defaicte,
Bossue, & de trop court coursage.
Point ie ne touche au gros uisage.
Car son orde & puante halaine,
Rendroit mon epistre uilaine.
Conclusion, si uous pensez
A uous, de ceulx qu'auront passez,
Comme i'ay dict, ne médirez,
Mais uous mesme vous chastierez :

Car en uous ha plus à redire,
Que ie n'ay le loisir d'escrire.
  Dea encour ie ne conterolle,
Vostre gratieuse parolle.
Vne uache uenant de boire
Ne baue plus, que lors qu'en gloire
Vous montez pour pindariser :
Cuydant tres bien terminiser.
  Le menton auez de present,
De uoz baues tout reluysant.
Sommairemeut en uous ne scay,
Chose que uaille un bien uieux say.
  De glorieux me donnez nom,
Pource que ie respondis non,
Quand uous m'inuitastes danser,
Me pensant bien desauancer :
Et quand ie prins ma Valentine,
Plus eschaulfee que Proserpine
Me dictes lors opiniatre,
Vous demonstrant acariatre.
  Quel est celuy tant ébestè,
Cognoissant uostre grand beautè,
Comme dessus ie l'ay comprins,
Qu'à uous aymer seroit emprins ?
Taisez uous, taisez uous, mutine,
Et ne soyez tant enfantine,
Prendre plaisir l'homme picquer
Qui uous saura bien repliquer,
Et tenez que si sa replique
D'oresenauant plus fort pique,
En topiquant sur vostre uie.
Sur laquelle aucun n'ha enuie,

Escriuant de uous de nouueau,
Vous saurez qu'il ha au cerueau.

27

EPISTRE *à la dame qui peine*
Soy demonstrer trop éuolee,
Suyuant son nom Dame Volee,
Qu'a laissè son mary en peine
Sans d'iceluy estre foulee.

DAme qui sans droit, nÿ raison,
Deshonnorez uostre maison :
Non uostre maison seulement,
Mais uoz alliez folement,
Par uostre legiere ceruelle :
Faut que vostre vie on revele,
Que ie trouue tres malheureuse,
Si lubrique, & si scelereuse,
Que uous mesme qui la menez
Deuez auoir sens estonnez.
Estonnez uous orde carongne,
Remplie de ueroleuse rongne :
A iamais l'on n'eut pourpensè,
Que par tant eussiez offensè.
Vostre grande bigoterie,
Fondee en uaine menterie,
Demonstroit dehors le contraire,
De ce que uous ha fait soustraire.
O sotte pauure desolee,
Bien iustement dicte Volee,

Vous meritez aigres chastoys,
D'auoir laissè mary courtois
Pour homme Sardanapalique
Qui uous aprent uie diabolique.
Aymez uous mieux user vostre eage
A bordeler, qu'en mariage ?
Aymez uous mieux passer uoz ans
Pres ceux qui uous uont abusans,
Que d'estre auec uostre mary ?
Laissè l'auez triste & marry
Vous ayant plusieurs honneurs fait
D'un cœur entier bon & parfait.
Aymez uous mieux damner uostre ame,
Receuant malheureuse fame,
Qu'en renommee priuautè
Maintenir foy & loyautè ?
L'espoux auquel estiez liee,
Vous rendoit si hault alliee,
Que tout uostre parentè
En auoit credit arrentè :
Et par la Venerique flamme
Que uostre cœur lubrique enflamme,
Bruslant, les uostres consommez,
Et leur bon renom assommez.
Où l'alliance qu'auiez prise
Vous prisoit, elle uous mesprise.
Ou l'on uous disoit damoiselle,
Lon uous dit uerolee mezelle.
Lon uous nommoit honneste femme,
Et lon vous dit putain infame.
Où l'on uous tenoit simple & sage,
Lon uous tient de fol le message.

Lubrique uie tant uous ebeste,
Qu'on uous repute moins que beste.
Où l'on prisoit uostre maintien,
Doulx & courtois, par entretien,
L'un dit que uous estes patente
Ordure publicque, inconstante.
Somme, pas uous ne meritez,
Que uoz uices soyent recitez.
Si le deshonneur seulement
Tumboit sur uous, consolement
Pourroyent auoir uos aliez,
Qu'à uous plus ne se dient liez.
Et pour uostre uie deshonneste
Certainement uous admonneste
De ne prendre en uous assurance,
Vous nommer de telle alliance,
Mais uous nommer uile soillarde
De quelque uilaine paillarde,
Ou d'un uérolè rufien,
Comme celuy trop ancien,
Qui par un damnable soustrait
Vous ha de tout honneur distrait.
Lequel & uous soudain tremblez
Pour ainsi uous estre assemblez
Postposant la loi coniugale,
Puretè, & uie frugale,
A Voluptè mere charnelle
De damnation eternelle,
Conceüe en courage peruers.
Il me desplaist oultre en mes uers,
Parler de uous comme indigne
Vostre uie escripte n'est digne,

En balade, ny en rondeau :
Mais en lourde prose au bordeau.

28

IOYEVX CRY D'VN

Abbé inuitans ses moynes en l'abbaye.

AVant boiteux, podagres, ueroleux
Muetz, punais, baueux & chanceleux,
Iouëurs, pipeurs, d'estuues les piliers,
Borgnes, gouteux, de gourre chanceliers,
Cocuz sachans, & qui n'en sauez rien,
Pauuvres frelus, sans avoir terrien,
Escornifleurs, escumeurs de marine,
Tous morfonduz, à l'ouuerte narine,
Vous glorieux muguetz, allans par rue
Bien doulcement, afin qu'on ne se rue
Sur uous de faict, pour auoir la despouille :
Et uous aussi qui sauez comme on fouille,
Contremuant en propos flagorneux,
Ayant les piedz pouldreux & limoneux.
Sans declarer comment, ou ny pourquoy,
Venez auant, ne uous tenez à quoy.
Pauures debteurs, faisant les chatemites,
Voz crediteurs uous font plus doulx qu'hermites,
Approchez uous, laissez debtes & rolles,
Vous uous fachez d'ouyr telz conterolles.
De tous estatz descirez, malempointz.
Qu'auez souvent chemises pour pourpoins,

Et qui craignez les tailleurs de tel'sorte,
Qui de uoz brayes faut que chemise sorte :
L'abbè des bons prent pitiè de uous ueoir,
En uous mandant, que si faictes deuoir,
Vous retrouuer à l'abbaye dymanche,
Il uous uerra, & ouurira la manche,
Pour uous donner des biens de l'abbaye,
Que de vous uoir est ia toute esbaye :
Prenant pitiè des pauures refondus.
Qu'or & argent ont en fondant fondus.
Approchez uous, l'abbè pour huy s'aduance
De uous donner repentir pour auance.
Et si n'auez reuenus, heritages
Ou aultres gains, pour tous uoz aduantages,
Asseurément il se uente & pouruente
Qu'à un chascun donnera telle rente,
Que uous pourrez uous saoler d'abondance,
Ayant le pain, le uin, & la pidance.

29

EPISTRE ENVOYEE A MESsieurs les Escholiers à Dole, estans en contention.

SI par effect, rethorique la belle
Se déduyoit esmouuoir cœur rebelle :
A maintenir insultz bruys & alarmes,
Ou faire cris, plains, ou respandre larmes :
Mes bons seigneurs, confreres & amys,
La plume en main sur papier n'eusse mis,

Vous inuitant tous à paix & concorde.
Quand à par moy uoz scismes ie recorde,
Dame Raison m'exhorte & me contraint
Vous exciter d'ensuyure un aultre train.
Vn aultre train plus doulx & pacificque
Que n'auez prins, par hayne uenefique.
Escoutez donc, non pas ma rude Muse,
Mais où raison sincerement m'amuse,
En me chargeant sans simulee parolle
De uous mander non pas moins que par rolle
Ce qu'elle entend que pour uostre bon heur
Vous poursuyuez, tendans à tout honneur.
Raison n'entend de uous rien commander,
Fors seulement de uous tous amander.
Raison ne ueult destruire uostre nom,
Ains l'exalter par florissant renom.
Elle ne quiert esmouuoir uoz rancueurs.
Pour uous monstrer les uns d'aultres uainqueurs.
Elle ne ueult que de uoz freres chiers,
Seuerement uous soyez les bouchiers.
Dame Raison d'une tristesse aigrette
De iour en iour, uoz alarmes regrette,
Pour peu de cas commeus et suscitez
Et frequemment par trop resuscitez
Iusques à ce, qui n'est teste ou cerueau
Ne se fachant d'entendre ce nouueau,
Qui uous rendront uous mesmes la ruine
De uoz espoirs, par fatale bruine.
Las uouldriez uous, ie uous prie respondez,
Perdre le but, pour lequel despendez
Or & argent, c'est scauoir & prudence ?
Pensez uous point que c'est oultre cuidance,

Cuider trouuer sauoir mouuant telz scismes ?
Dea penses uous estre à uertu proximes
De iour & nuyt, l'un l'autre escharguettans ?
Meilleur seroit, d'estre un peu muguettans
Honnestement, pres quelques belles dames,
Que par combatz perdre les corps & ames :
Ce qu'est certain, si Dieu de brief n'amande
Vostre uouloir, qu'oultre rien ne demande
Sinon tuer : puis regretz & remors
Ne pourront pas resusciter les mors.
Considerez que ce n'est pas grand gloire,
Sur son amy obtenir la uictoire.
Vous estes tous (au moins le deuez estre)
Vrays bons amys, que ne uouldriez permettre
Que l'un de uous, soit tant que uouldrez moindre.
Eut à souffrir, & ne uouldriez pas craindre
Vous employer, pour son soulaigement.
Et maintenant trop plus qu'estrangement,
Ne recérchez que l'un l'aultre inuehir,
Que ne uous peult à bon hoz prouehir.
Telz mouuemens ne seruent pour comprendre
Ardus sauoirs, ou beaulx faictz entreprendre.
Estimez uous plus estre éuertuez,
Si uous estiez l'ungs par aultres tuez ?
Que dient les lays, n'ayans sens, ny sauoir,
Lorsqu'en tel bruyt uous peuuent perceuoir ?
Que diront ilz ? que debauchee science,
Les ieunes gens esmeut à deffiance.
Trop mieulx uauldroit, qu'à iamais de doctrine
N'eussiez prins port, si de cœur en poictrine
Ne l'escoutez, laquelle n'entend pas,
Pour soy greuer que l'un l'aultre feit pas.

Ie uous supplie, à loisir discutez,
Depuis le temps que uous persequutez,
Combien auez conquestè de proffit,
Ou de renom ? ah que Priam ne fit
Trop sagement tenir bon pour Helene,
Sa uille en fut destruicte & misc en peine.
Souuentes fois Cassandra neantmoins
L'auoit predit : mais lon en faisoit moins,
Par le conseil de Parys l'adultere,
Dont tant de gens souffrirent mort austere.
Raison pour huy uous est bien Cassandra :
Si ne l'oyez de uous lon attendra
Comme de Troye, annichillation.
Donnez congé à machination
De uangement, d'un rancueur colerique
Qui uous à prins comme Parys l'inique
Helene print : n'attendez Achilles
Qui uostre Troye (apres qu'annichilez
Vous aura tous) uienne rendre en langueur.
Las quel doulceur trouuez uous en rigueur ?
Où sont uoz ieux ? où sont uoz passetemps ?
Que faictes uous ? en cecy ne m'entens.
Aymez uous bien uous enlasser es las
De tous regretz ? estes uous de ioye las ?
Aymez uous mieulx uiure en acariatres,
Seditieux, mutins, opiniastres,
Que uous ranger dessoubz bonne union ?
Il est certain qu'une communion
Où paix n'ha lieu, n'est de grande duree :
O que paix est beaucoup plus honoree,
Bien iustement, que n'est guerre excessiue.
Prenez donc paix, laissez guerre nociue.

Et quand serez tous reconciliez
Sincerement, quasi comme alliez
Tous congnoistrez l'aise dont triste noise
Vous a priuè, de quoy à raison poise :
Laquelle alors uous congnoissant amis,
De toutes pars enuoyera ses amys
Pour faire feu de ioye, en grand triumphe,
Si l'un de uous contre l'autre ne grumphe.
  Faictes le court, ne differez de faire
Ce que raison uous prie en uostre affaire.
  Vous sauez bien que l'homme pacifique
Desia quasi est demy deifique.
Mais pour certain qui fait noise & la quiert,
Aux bas enfers sa demeurance acquiert.
  Paix est de Dieu la fille bien aymee,
Et noise uient des bas enfers formee.
Prenez donc paix belle dame celeste,
Noise chassant pour euiter moleste.

30

A HONNESTE HOMME MAIstre Claude Petremand, citoyen de Bezanson, sur le noble ieu de l'arbaleste.

A Bon droit, amy maistre Claude,
D'un bon uouloir tu m'admonneste,
Qu'en mes uerz un peu ie collaude
Le noble ieu de l'arbaleste :

Mesme pour ce qu'il est honneste.
Hors de rapineuse auarice :
Abhorrant propoz deshonneste,
Et rancune de maux nourrice.
  Pas ne faut qu'un tel ieu perisse,
Qui n'induit faire aucune chose
Contre Dieu : mais faut qu'il florisse,
Soit par uerz mesurez, ou prose :
De ce ieu beaucop parler n'ose,
Veu que par dessus tous me plait,
Pour loüer ce qui me complait.
  Si tiens ie que rien ne desplait
Recitè ueritablement :
Vn bon iuge soustient tout plaid
Veritable finablement.
Ie maintiens uray semblablement,
Que l'homme mortel lon peut dire
Vne Arbaleste proprement
Tendue au guindal de martyre.
  Le traict mis dessus qu'au blanc tire,
Est l'ame des cieux descendue,
Qu'à Dieu comme à son but retire
Pour à salut estre rendue.
La corde guindee & tendue,
Est la foy que seule nous meine,
Par bonnes œuures estendue.
De ce monde en l'heureux domaine.
  Velà ce que ie te rameine
De l'Arbaleste maintenant,
Et soustiens qu'en la uie humaine,
N'est ieu plus de loz soustenant :
Ceux qui le uont entretenant

Sauent si i'en dis menterie :
C'est un ieu, uertu retenant,
Loüer le puis sans uanterie.
  Rien ne s'y fait qui contrarie
A Dieu, ny le prochain aussi :
Ce sont les deux preceptz de uie
Que Dieu nous recommande ainsi.
Sans grandz trauaulx cœur en soucy,
Passe en ce ieu de dueil l'outrage,
Duquel n'escriray plus icy,
I'espere en dire d'auantage.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

ICY COMMENCE

LA SECONDE PARTIE DE

ce liure, où il y ha uint-cinq matieres tant en Epigrammes diminuans d'un uers qu'en Epistres à ses amys.

I

Du bien et mal : par douze uers.

LE bien & mal sont les deux butz de l'homme,
Le pretendu, le salaire & la somme
Qu'en ce bas lieu il poursuyt seurement,
Le bien du bien, honneur & proffit somme :
Le mal du mal, le malfaisant consomme.
En l'un crainte est, en l'autre asseurèment.
Qui sur ces pointz ueut penser meurément.
Se recordant du pas qu'amerement
Nous faut passer, sans de ce sauoir l'heure,
Il sera bien surprins temerément,
Si le mal prent, laissant legierement
Le bien qui rend à l'homme heureux demeure.

2

DV VENDREDI SAINCT ET
la mort de nostre Seigneur Iesus Christ,
Excitation : *par vnze uers.*

LA mort à tous, est chose espouuentable
Quand seulement lon en touche propos :
Mais la souffrir est bien plus redoutable,
Mesmes à ceux qu'en santè sont dispoz.
Pauures humains, par pechez indispoz,
Estoyent iugez souffrir mort gehennelle :
Mais Iesus Christ pour leur rendre repoz,
Souffre auiourdhuy en la croix mort cruelle,
Par ceste mort rendant uie eternelle.
Puis que pour nous il paye un tel impos :
Fondons en pleurs, c'est pour nostre querelle.

3

DV COMMENCEMENT ET LA
fin : par dix uers.

COmmencement nous promet une fin,
Car toute fin uient de commencement :
Pour les passer faut estre sage & fin,
Soit en effect, en dit, ou pensement.
Bien commencer n'est grand aduancement,
Si l'on ne ueut perseuerant finir :
Ces deux en un, si ne peut lon tenir,
Et l'un n'est rien, si l'autre ne l'ordonne :
Continuer faut donc, pour paruenir
Iusqu'à la fin qui seule tout couronne.

4

DE MENSONGE ET VERITE :

par neuf uers.

MEnsonge Veritè supprime
Quelque fois, & le plus souuent:
Mais lorsque Veritè s'imprime,
Mensonge tellement reprime,
Qu'elle la fait uoler au uent.
Celuy qui ment, à tout euent,
Communément n'ha grand duree,
Mais en libre lieu & conuent,
Veritè demeure asseuree.

5

D'VN RELIEVR DE TONNEAVX :

par huit uers.

VN relieur frappoit un iour,
Reliant un tonneau coulant:
Quand de frapper faisoit seiour
Sa femme uenoit l'arcelant.
Il luy dit (son cœur decelant)
De coups faudra que ie t'affoule.
Car tu uas mes secretz coulant,
Comme ce tonneau mon uin coule.

6

D'VNE DESIRANT QV'ON

l'appelast belle : par .7. uers.

VOus dire Belle, c'est mentir :
Mais uous estes bien glorieuse,

Iusqu'à donner un dementir,
Qui uous nommeroit gratieuse.
Ne me soyez iniurieuse,
Seulement ne uous diray belle,
Ains mille foys, plus que rebelle.

7

DE CELLVY QVI DESIROIT

estre premier en toute monstre : par .6. vers.

DV premier rang en une monstre
Desire estre, afin tu te monstre :
Mais que te sert marcher premier,
Veut qu'il falloit passer oultre,
Frappant (où bon cœur se demonstre)
Tu uouldroys aller le dernier.

8

DES VOILLES QVE LES

dames portent : par .5. vers.

DAmes souloyent farder la face,
De quoy elles ont repentance :
Afin que Dieu pardon leur face,
De grandz uoilles la ueue efface
Aux regardans par penitence.

9

A VN AYMANT MIEVLX BOIRE

que d'estre amoureux : par .4. uers.

D'Estre amoureux n'est à blasmer,
Si par amour lon ne prent gloire :
Mais tu aymeras mieulx bien boire,
Que pourchasser te faire aymer.

10

QVATTRIN D'VN QVI

médici de chascun.

D'Vn chascun ne cesse mèdire
A grand tort : mais pour ton chastoy
Lon peult par reciproque dire,
Qu'aussi chascun médict de toy.

11

D'VNE PARLANT DE SON

mary qui mourut en riant.

PLus ne ueulx tant craindre la mort
Comme i'ay fait par le passé :
Car ie tiens plus dur le remort,
Que n'est angoisseux le passé.
Mon mary ce bon trespassè,
Viuant estoit tryste, cryant,
Et mourut muet en ryant.

12

DV MESME

MOn mary pendant qui uiuoit,
Ne me fut oncque gracieux :
Tousiours me battoit s'il pouuoit,
Faisant le melancolieux :
Mais il mourut riant ioyeux,
Comme un estant mis en lyesse.
Prier deuoys dont pour le mieulx,
La mort pour l'ouster de tristesse.

13

D'VN QVI MOCQVOIT

vn borgne.

TV te mocque de mon œil borgne,
Comme si i'estoys hideux :
Mais quand sur moy tes deux yeux torne,
Des deux ne uois qu'un, qu'en uoid deux.



A PLVSIEVRS SES bons amys de Bezanson.

14

A MONSIEVR LE RECTEVR

Maistre Estienne Desprez, son premier precepteur es lettres

EN ton pré ie me suis repeu
Commenceant mes ans de doctrine,
Et en ay prins tant que i'ay peu,
Pour boire en fontaine uitrine :
C'est la fontaine Cabaline,
A laquelle tu m'as conduit,
Ie prie la bontè diuine
T'en rendre ce que bien te duit.

15

A DISCRETE PERSONNE MES-

sire Bonauenture Iunot prestre, son maistre en escripture et practique.

PRemier tu m'as monstré escrire,
Et puis apres l'art de practique,
I'en uouldroys bien tes loz descrire
En mon petit fait poëtique :

Mais ce n'est present magnifique
Te recompensant par droicture,
Dont Dieu te rende pacifique,
Soubz ton nom de Bonauenture.

16

A MONSIEVR LE COMMAN-

deur du temple, frère Mathieu de Masso.

L'Experience & seurt sauoir
Que tu demonstre en promptitude,
M'ha excité de mon pouuoir,
Vn peu recueiller mon estude.
Pour euiter ingratitude,
Ie te mercye à brief parler,
Tes bons propoz, qu'aller par l'air
Ne fault laisser, ie le resô,
Estimant, sans dissimuler,
Fort frere Mathieu de Massô.

17

A MAISTRE PIERRE

Fournier, notaire.

MAistre Pierre bien priuement,
De ces huicts uers te fais estraine,
Pour maintenir naifuement
Tousiours nostre emprise anciene :
Dieu tout puissant la nous maintiene,
Nous donnant de uertus grenier,

Pour faire bon pain de sa graine
Car tu es beau puissant fournier.

18

AV SIEVR IEAN MALARME.

I'Ay entendu depuis n'a guere
Qu'entreprins auoys de marcher
(Laissant marchandise) en la guerre :
Mais pense bien à ce marcher.
A plusieurs il couste bien chier,
Voire iusqu'à laisser la uie.
Touteffoys pas ne t'en deuie
Car tu es fort dextre estimè,
Combattant qui te porte enuie,
Combien que tu es malarmè.

19

A MONSIEVR FRANCEOIS

Malarmè son frere.

COeur cordial, & bonne grace
Sont deux choses fort estimees :
De guerre ne suyuent la trace
Chassant de courroux les fumees.
Ce sont uertuz en toy fermees :
Car afin que tousiours franc sois,
Tu crains tant noises diffamees,
Que tu es Malarmè Franceois.

20

A MAISTRE IEAN

Renaud, notaire.

CRains tu d'estre le bien uenu
En amour ? ce seroit simplesse :
Moindre que toy est paruenu
Soit en beautè, ou par adresse :
Aucun destorbier ne te dresse,
Et moins contre moy se rebarbe:
Il n'est dame que ne s'adresse
A t'aymer pour ta belle barbe.

21

AV SEIGNEVR ESTIENNE

Sauget.

LOng trauail te promet repos
Par alternatiue muance,
Mais comme d'amours es suppos,
Ce repos sera iouyssance,
Où par amoureuse alliance
Auras laborieux obietz,
En fin, naturelle puissance
Te rende des petitz Saugetz.

22

A MAISTRE IEAN CHAMPFROID

ayant prestè des liures audit Iulyot.

VN plaisir fait ne se perd point
Mais en le faisant moult profite,
La recompense uient appoint,
A celuy qui la fait bien uiste.
Le prest que tu me feis m'incite
(Bon amy maistre Iean Champfroid)
Qu'ayant ueu tes liures, recite
Tu n'es en bon sauoir Champ froid.

23

D'VN RICHE CHICHE

CHascun me dit que tu es riche,
Ie ne say si tu as du bien :
Mais ie te cognois si treschiche :
Que sur ma foy ie n'en crois rien.

24

D'VN QVI TROVVOIT

en tout à reprendre.

SAuuè ne seras, ny damnè,
Cela de toy lon peut comprendre :
Si Dieu t'auait salut donnè,
Encor le uouldrois tu reprendre.
Lucifer ne te ueut pas prendre
En son enfer, quoy qu'il luy poise :
Contre luy combat pourrois prendre,
Et il est ia trop las de noise.

25

FERRY IVLYOT AV LECTEVR

PRens s'il te plait contentement,
Lecteur, de mon aprentissage.
Lon ne trouue frequentement
Si tost en art, aprenty sage

Tout a loysir

1556.



HVIT POEMES

par Iaque Estauge.

I

A l'auteur : où la deuise Latine de l'escuyer Ludin est comprinse en la premiere lettre des uerz.

AV nom de Dieu auons finy
Vostre liure, monsieur Ferry.
Gloire y auez qui n'estaindra,
Et grace que nul n'attaindra.
En tous uos uerz, tout l'uniuers
Tirera sens : sans rien peruers
Dégouster là. La uoye on uoit
Et le chemin de bien, tout droit
Librement en uostre facture :
Effect tousiours suyt sa nature,
Auge, c'est qu'on l'amplifie :
Et dele, s'il falsifie.

2

ET ICY CELLE DE L'AVTEVR

en uers Alexandrins.

ON dit communèment, en dicton ancien,
Mieulx uault auoir amys, qu'autre bien terrien.
N'ayant donques égard, à gain, mais à seruir,
I'ay fait du mieulx qu'ay sceu, pensant bien desseruir
Auancement uers uous : afin d'estre enrollè
Pour uostre seruiteur, petit uieil, enrouillè :
En attendant qu'vn iour, me rendray plus poly,
Rescruiant aux amys, en carme plus ioly.
Oysiueté me fuit, pour bien ranger mes uerz :
Compression me suit, à tours & à trauers :
I'espere non portant, quelque iour bon repos.
Vous le doint Dieu aussi, en corps, en ame & oz,
Mais sur tout, à loysir, ne tairay uoz grans loz.

Omnia per ocium.

3

ET ICY LE NOM DV MAI-

stre des monnoyes : aussi en uerz
Alexandrins encomisez.

Vrbi,

BEzanson bonne uille, las que ne t'ay ie ueu?
Estimee es à l'Isle, dont i'ay tant souuent leu :
Representant tel bruit, bon loz, & nom tant noble,
Tant qu'vn tel nom te duit, Rome ou Constantinoble.
Hantee de Chrestiens, mieulx que Byzuntium,
Inscript on ha les tiens, ceulx de Byzuntinum :
Ne faisant mixtion de diuerse action.
Dieu te doint, ô Citè, tout le bien que desire,
Et toute aduersitè, sur les ennemys tire.

Ciuibus,

VOus auez (chascun sait) belles & bonnes dames :
Anne Targis en est, & tant de braues femmes :
Luquin de Valimbourg, des premiers de ieunesse,
Il meyne soubz son bourg grand suytte de noblesse :
Monsieur Berthin qu'on dit Maistre de la monnoye:
Bref, gens de grand credit que nommer ne sauroye,
En uoz murs sont comprins, Imperiaulx & gentz,
Riches, doulx, bien aprins, bons, sages, diligens.
Grace puisse ie auoir, d'vne fois uous y uoir.

Berthin de Valimberg.

4

DV AMPLE DIOCESE

de Bezanson.

SI deuons croire aux escriuains
Doctes, fideles & non uains :
L'archeuesché de Besanceon
S'estendoit par telle faceon,
Qu'entre Alemagne & la Gaule,
Vn pont du Ryn, comme une gaule,
Touchoit cesdictes nations,
Ayant deux iurisdictions,
De Bezãnson, & Constance,
S'entretenans par constance,
Si qu'une Bale en auoit deux
Longtemps en paix. Mais (ô bons dieux)
Tout est changé : las, maintenant
Ne say plus quel bout ua deuant.

5

ANNVS, VRBES,

dies, mensis.

QVinze centz, cinquant' huit bons ans
Enbalez mande, pour Bezans :
En tel iour que furent gemeaux
Pollux & Castor nez tant beaux,
Et qu'Apollo pres son Taureau
Cerchoit aux Indes passer l'eau,

6

A L'AVTEVR

Le sens
Consens
Et motz exquis
Enuers
Vos uerz
I'ay icy mis.

Si, non
Pour bon,
Mon priz est prins,
Laissez
Lassez
Qu'ont mal aprins.

Mais si
Aussi
L'effect uous plait,
Mandez :
M'aurez
Amy, sans plaid.

7

AV LECTEVR.

Du bien
Non mien
Qu'au Liure on uoit,
Ie tien
Qu'en rien
Nuyre ne doit.

Plustost
Bon goust
Y trouueras,
Que coust
Dispoust
Débourseras.

En don
Si lon
Bailloit cecy :
Selon
Ce, on
Dit grammercy.

8

A CHASCVN.

Pour se baigner en la Fontaine
  D'où l'on tire Eloquence saine,
Hommes, femmes, sains, ieunes, uieulx,
  En peuuent tousiours ualoir mieulx :
Les fiers brutaux, malings, mocqueurs,
  Ont leur baing Phlegethon ailleurs.



ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE NOEL TEXIER
Typographe à Pons
Le dernier jour de Mars 1883



POUR LÉON WILLEM, LIBRAIRE
A PARIS

COLLECTION COMPLÈTE EN 24 VOLUMES ELZÉVIRIENS

TRÉSOR
DES
VIEUX POÈTES FRANÇAIS

PUBLIÉ PAR MM.

BECQ DE FOUQUIÈRES, PH. BLANCHEMAIN,
CH. BRUNET, A. DE MONTAIGLON,
RENÉ DE MAULDE, ETC.

Titres et prix des ouvrages :

Œuvres de J. de la Taille, seigneur de Bondaroy, 4 volumes. Papier vélin : 20 fr.; Hollande : 32 fr.

Œuvres poétiques de Guy de Tours : *Paradis d'amour, les Mignardises amoureuses*, etc. 2 volumes. Vélin : 10 fr.; Hollande : 16 fr.

Œuvres poétiques d'Amadis Jamyn. 2 volumes. Vélin : 10 fr.; Hollande : 16 fr.

Les Restes de la guerre d'Estampes, épigrammes d'Hémard de Danjouan. Un volume. Vélin : 7 fr.; Hollande : 12 fr.

Les Mimes, enseignements et proverbes de J.-A. de Baïf. 2 volumes. Vélin : 10 fr.; Hollande : 16 fr.

La légende joyeuse de Maistre Pierre Faifeu, par Bourdigné. Un volume. Vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

Les Noelz et Chansons françoises et patoises savoisiennes de Martin, 1555. Un volume avec musique en fac-simile. Vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

Les Élégies de la Belle Fille lamentant sa virginité perdue, par Ferry Julyot, 1557. Un volume avec gravures sur bois. Vélin : 6 fr.; Hollande : 10 fr.

Imprimerie de Pons (Charente-Inférieure). — Noël Texier